

“trad M.R.”

25 poètes américains traduits par Martin Richet
(ou, Tombeau des envois électroniques de Martin Richet)

« *A living calendar, names inwreath'd / (...) For / series distributes harmonies, attraction Governs / destinies. Histories dye the streets : / intimate whispers magnanimity flourishes : doubts' / passionate Judgment, passion the task* : il y a des "mondes conçus dans le langage / hommes dont nous n'avons pas rêvés". Nous ne connaissons pas les restrictions qu'imposent les conventions ou modèles langagiers, quoique celles qui impliquent par exemple la structure de la phrase la pensée requise pour "faire sens" commencent à se distinguer, mais pas tant qu'un écrit n'aura pas dégagé l'horizon. La transparence n'est-elle pas la marque d'une illusion, de toutes les illusions peut-être ? "Induit en erreur" *tu ne peux illusion* restera comme trace d'un conseil. *Interruptions critiques*. Recapturer est impossible. La lumière même serait une évasion. Mais tu viens quand on t'appelle, il y a des sons qui brisent les tympan, *ferme ta gueule*. Je ne sais pas si ça dit grand'chose, mais je l'entends, dit-elle. Oreilles et bouches d'animaux différents de soi. *Tralala*. (Je veux de l'écrit *qu'est-ce* que la pensée / où de la *sensation* se trouve / *les mots naissent*.) »

— M.R.

Bruce Andrews / John Ashbery / Charles Bernstein / Ted Berrigan / Clark Coolidge / Robert Creeley / Alan Davies Emily Dickinson / Ray DiPalma / Larry Eigner / Robert Grenier / Carla Harryman / Lyn Hejinian / Ernest Hemingway p. inman / Steve McCaffery / Frank O'Hara / Joan Retallack / Kit Robinson / Jerome Rothenberg / Leslie Scalapino
Ron Silliman / Gertrude Stein / Barrett Watten / Hannah Weiner

4 / Les poèmes

78 / Sources des textes

80 / Table chronologique des envois

85 / Commentaires des auteurs

92 / Commentaires des lecteurs

Choix de traductions / Selected translations

Sujet : Bruce Andrews : Deux sonnets (trad. MR)

Date : 01/06/02 16:38:48 Paris, Madrid

une silhouette pour son Rousseau
aléatoire

pas que cela
je ne suis

prévoyance à l'arrière
tout va bien

de mes poumons pour peluche
imprimant

les règles opportunes du succès

allège un filage
difficile à prononcer

La main légère du linoléum vrille "ces
dramas sexuels ne m'attirent pas terriblement"

tentative ombrée
aussi vite

obéissance
pas la guérison générale de la survie

sur accélérateurs de pointe
un gypse
à genoux
un vague fugitif

qu'importe
menotte tunnel gaze de l'éclair

émettant de halte bouche

*

ergo
enfumé
désancre
ocre dit

en tout

un battement

sucrer s.o.s. momentané

Petit Pierre Pivote

voleur ta petite chance de bonne

chœur de la pension

la hora

imagine

inamoratas

trace piquante
d'une voix

“un homme aveugle
accuse peut-être le monde entier

de son obscurité”

farceur sans réponse d’un merci
ceinture au dîner

grondements du requérant
je fis
comme si un chevalet
mange ambiguïté
débris plumé

c’est... en cou... quelques fois
et poitrine... et manière

jadis avant qu’eus-je
ma tête perdue

un python dans la manche

cire de joubarbe

Copyright Bruce Andrews 1980 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2002 pour la traduction française

Sujet : John Ashbery : Idaho (trad.MR)

1.

Durant ces quelques derniers mois, Biff était devenu un visiteur fréquent de l'appartement de Carol.

Il ne manquait jamais de s'émerveiller de l'élégance impeccable et nonchalante du lieu et du contraste qu'il formait avec son occupante blonde-miel à la chaleur ondulante. Les pots d'apothicaire,

le mobilier Chippendale,

et la moquette mur à mur juraient étrangement avec le "Salut beau gosse" habituel de Carol quand elle venait à sa rencontre, enveloppée d'un de ces grands peignoirs de bain et se séchant les cheveux avec une serviette turque. Ou ses hypothèses étaient-elles inexactes ? Y avait-il, profondément enfoui dans cette présence chaleureuse et pleine de vitalité, un voile de fer si fin qu'il en était presque invisible ? Ou était-ce, encore, une erreur ?

Leur attitude, jusque là, était restée, non pas précisément impersonnelle, mais absolument dénuée de conscience de sexe. En conversation ils avaient, comme le disait Biff, "échangé leurs arrière-plans". Carol, les yeux brouillés de larmes devant l'image de son isolement au rectorat avait émis de profonds soupirs lors du récit de ses huit premières années, abandonnée aux seuls bons soins de Patches.

Avec l'intensification dramatique inconsciente qui accompagne toujours une oreille sympathique, ils avaient chacun, intensément sérieux et véritablement émus, soulevé des coins du voile afin que l'autre y plonge le regard. Ils avaient été très proches l'un de l'autre en attention, en sympathie, en réponse, mais sans aucune des emphases subtiles qui marque la prise de conscience de l'intrusion du sexe. Carol se rendit compte, cependant, de ce que Biff était soudain devenu obsédé par une impression d'elle, qu'il avait pris feu. Elle était consciente de

vaste excitation,

appréhension,

d'un mental

"Est-ce que je peux te donner un coup de main ?"

Elle poussa un petit cri qui fut interrompu par bouche sur

extrémité sensible du nerf

"Carol !" dit-il. Serait-ce la seule fois

??

Elle avait su comment par

Biff : les derniers rouges de Rhode Island sont

"régime de hamburgers et de jus d'orange"

Exactement quelle sorte de perfection ?????????????????????????????????????

Je vois dans des champs de fléole

une

les autres

fois

changement
,,,,,,et ils revinrent à pieds,
de petits assemblages à la main

“Qu’est-ce que ça veut dire ??????????????”

Carol riait. Parmi d’autres choses,
jusqu’à ce que j’en aie fini. C’est la raison de
passé à Brentano’s.
prendre un peu de
une pile de celles-ci. Je viens d’en prendre une...
– Oh, j’allais oublier, il y a un télé-
“Tu vois ?” Elle désignait la table.

Cornelia déplia le bout de mauvais papier bleu qui est, en France, un télégra.

#####

La bouche de mauvaises herbes
mariage ». Elle trembla. “C’est – c’est une mort !”

2.

La porte de l’atelier claqua.
“Salut, chéri !” dit Cornelia.
était le dernier praticable à partir de maintenant, murmures
ouvrant sur la nuit
fleurs, turpitude morale
Elle en avait eu plus qu’assez. Pourquoi, à l’Âge de Fer
vaisseaux
Mais ça n’explique pas. Son esprit s’ouvrit lui-
Chaque vrille de la pensée,,,,,,
Cela voit à travers une loupe

génie

une auréole spéciale
Niagara de l’affliction. avait appris cet

entendu
dans la
vitre la longue plateforme à Oxford, et Carol baissa la
Quand le train s'arrêta l'armée
Tu n'avais rien là-dessus. Ce n'est pas un Bob !!!!!!!!!!!!!!!

Un coup de sifflet strident retentit
La soirée lente
note d'argent
la route principale automobiles
lucanes majestueux, au doux bourdon aiguë
ce moment-là longtemps
pensées et voix rouges et basses
l'ambiance était rompue
"vingt-sept ans" Tandis même que cet acte change
centres nerveux
anniversaires –
Elle se leva de la table brusquement. "Tu devras fumer ton
cigare seul ce soir. Je – je vais sortir en voiture. Elle
monta et mit une autre paire de chaussures
et un gilet.

Jim se versait un nouveau verre de porto quand elle descendit.
"Je n'en ai pas pour très longtemps", dit-elle. #####

de la tête. "Prends soin de toi". Elle ferma la porte derrière elle et
descendit par

le jardin. Un œillet heurta sa main à son passage. Elle le cueillit,

le huma profondément, et mit la tige dans sa bouche. "Vingt-sept ans ! Vingt-sept ans !" Elle entra dans le garage,
une petite baraque en bois, nichée sur un remblai au bord de la route. C'était la voiture de Jim, un cadeau de Carol. Elle
l'avait payée l'année

suivant l'exposition, avait appris à conduire dans une auto-école à Londres, et avait fait installer une place basse
pour Jim à côté du siège du conducteur. L'œillet fit une tache

vermeille contre sa joue quand elle démarra
et descendit la colline vers la grande route. Au chalet Patches "Mon dieu ! Est-ce bien

Pour qui meurt
Le crocus idéalement
Sur le terrain de jeu de la vie
Le "ne t'en occupe pas" foutaise
Tout, tout réparé
eau courante
Et les noms appropriés
sang venu du courage
réparer
sentir
le tuyau d'air

grand couillon insensé
flics plus loin et la saisie. "Vingt-sept ans ! Vingt-sept ans !"
renifla bruyamment
la vitre de la voiture
écoutant voiture avait cessé.

Un coup de sifflet strident retentit.

Copyright John Ashbery 1962, 1997 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2004 pour la traduction française

Sujet : Charles Bernstein : ST McC (trad.MR)

Date : 26/09/2003 11:55:51 Paris, Madrid

charnières

graphemique

discours

reconfiguration

SIGNES

de

quelque peu

dt

vitesse &

qu.

connexions

inter-propositionnel

il y a

splendide

“ici aussi”

en

pas obligé

machins

le reste de

en vrac

dont dérive

“éthique”

interrompt

aVec cE geNre dE

catégories

schizophallique

enveloppant

un lieu approprié

fix(ist)e

optant pour

* * * * *

alors trouvez

n'est pas

TOURNE

face à un

inévitable

pittoresque

flanche

DÉSIRE

symbole par

topologie” : le

voir

“OU”

verfrumsdungeffect

explosions autonomes

au goût de

blocs, encerclement

comme (étoile), fl...m...nt r...s...

aire, saut –

comme si nous avions

point glané

dans un “possible”

vectorise

ceux-là : les

délivrés

, baldaquin

comme entaille (rune

potentiel un

s...n...r...t...

traction

“attache-moi”

d'une... tAppe

“j’y sauterais”

vues

“iDéalément”

étant (?)

“arrive”

pEu sPaRtiaTe

: lustre(s) (r)

AFFRONTER

ou//ex//t//

suis (visite, soujets, impulsion)

h...l...r...t...

Copyright Charles Bernstein 1978 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Ted Berrigan : Sonnet XXXVII (trad.MR)

Date : 04/07/04 13:18:56

Il fait nuit. Tu dors. Et de belles larmes
Ont fleuri dans mes yeux. Guillaume Apollinaire est mort.
Le grand jour vert de maintenant chantonne
Un vaste archivage orange de rêves, rêves
Vêtus de journaux, livides comme des cuisses pales
Aux grands enjambées de pomme vers "Les Poèmes".
"Les Poèmes" n'est pas un rêve. Il fait nuit. Tu
Dors. De vastes archivages oranges de rêves
Remuent dans "Les Poèmes". Sur le sol couvert de terre
Des larmes cristallines inondent le sol. De vastes rêves oranges
Sont lâchés. Il fait nuit. Des chansons ont fleuri
Dans le pâle archivage de larmes cristallin. Tu
Dors. Une lumière charmante chantonne,
Dans "Les Poèmes", dans mes yeux, dans la ligne, "Guillaume Apollinaire est mort".

Copyright The Estate of Ted Berrigan 1964, 2000 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2004 pour la traduction française

Le traducteur remercie Alice Notley et Ron Padgett

Sujet : Clark Coolidge : The Maintains (pages 1 à 3) (trad. MR)

Date : 01/06/02 22:41:28 Paris, Madrid

laurier rapport aiguisé ou dur
instrumental triple va-et-vient
granule en récompense

un à qui est fait

nef
fève
grimpe
spectacle
comme la roue proche

de tout assujettis
surplomb
ou s'appuyer comme un nœud passe
l'envergure

cette foire
la part
intrigue de la part
finissant pour la plupart en boulons
comme des entiers
ors
se réveillent en division soulevées

papier une demi surface sels certains
tel que site plein à la ceinture
tortue
datif objet
flûte ou le bonus similaire

fuseau soupe
encre toile

précipice saute
os de l'axe du forage à scinder
tenant à faire cette ébauche
gâte

un cran s'approche de
cônes ainsi ou au devant
enjeu
tel ou pour qu'on entaille

hum
qui a barbillonné
place sur ainsi
à l'oursin
qui surviennent dans les échelles du non-vrai
lent vert s'écartant du bleu
davantage de côté
aussi et de ceux-là il était suffixe

de l'horloge
note
termine comme un feuillet
pas
ou l'homme blanc

offre protéine
plume à plein
place éclairée fleur sulfate
ou d'un autre l'un avec l'autre

tel un tremblement ses claveaux
jeu
bande
facture rouge
et n'importe laquelle de ces jarres dentelées
la seule place force genre

cause de roulement
commence du chapeau
faire état

ou ceci naturel ou vidéo
formes de peupliers signifiant coke
enveloppes
feuilles inverses

ou davantage venus du milieu
émousse
élan des feuilles par l'écart du moment
comme sur

comme à ce qui s'appuie
un jumeau
et passe agate complète
une moquerie ou le tampon similaire
saluer
agis-y
comme une poussière considère ou prend de la vitesse
complètent ainsi tablettes
un bouton double

revêtement pour envoyer du verre
voir facture
qu'on dit échancré
est si suspendu qu'il pourrait battre
ainsi du lainage
manquant de et aussi ayant
litres

Copyright Clark Coolidge 1974 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2002 pour la traduction française

Sujet : Robert Creeley : "Une chose / faite, le / reste suit..." (trad.MR)

Date : 13/10/2003 11:23:54 Paris, Madrid

UNE CHOSE

faite, le

reste suit.

.

Non pas venu de non pas

mais dans dans.

.

Ici ici

ici. Ici.

...

JE NE PEUX te voir

là par ce que tu

pensais être.

Les souvenirs évanouis

moi-même inscrivent

passant aussi

.

Étais-tu là-bas

ou ici maintenant

un son si ténu

qu'était-ce que fait ton pas.

.

Me
voici. Te
voilà.

.

La tête
d'une
aiguille sur...

.

Encore
et encore
maintenant
aussi.

...

Gémeaux

Deux yeux, deux mains –
en l'un deux sont donnés.

Les mots
sont messages

d'un autre,
non pas compris mais donnés.

.

Ni l'un, ni l'autre,
ni d'un frère – mais en

l'un, deux, agités,

confinés à un endroit gouverné

par une lune, et une autre
aux messages, ou plutôt, aux séquences

de mots qui ne seront pas comprises
mais données à un monde.

Tout ceci danse dans une chambre,
deux par deux, mais seuls.

.

De un à deux,
est la loi première.

À deux têtes le jumeau
est à double vie donné.

.

Ce que ça dit c'est qu'un
est deux, jumeau,

que le messenger arrive
à l'un ou l'autre, qu'ils se battent

pour posséder, mais ne
comprennent pas – que si la

lune règne, il y a
"harmonie domestique" – mais que si le sang

hurle, si la scission peut diviser,
il n'y aura de

compagnie pour l'un en deux.

Il est seul.

...

EN SECRET

l'extérieur est à l'intérieur –

le sage

surpris, toute

allée venue

commencée défaite.

Ainsi le fou danse

dans un bonheur sans fin.

.

Un encerclement :

Un serpent a sa queue en bouche –

ce que la tête était

voyait *de l'avant*,

ce que l'envers est,

devine alors.

Quoiqu'il en soit,

restera.

...

LE « TEMPS » est une espèce de rétrospection, ou alors rythme d'activité – par ex., 11 jours plus tard maintenant – “vivant aussi” comme on dit.

.

Où c'est
était et
ne sera jamais
ici seulement.

•

– tourbillonnant en
tombant, feuilles,
couteaux, à
éviter – tunnel
creusant les
côtés vagues...

•

– ça
ça –

Copyright Robert Creeley 1969, 1982 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Alan Davies : Quatre poèmes (trad.MR)

Le penseur dialectique s'écarte d'un pas
du penseur non-dialectique mais ils
regardent tous deux dans la même direction.

Ces pins nombreux
sont lus comme gens
et ça trouble l'échelle.

Alors c'est ici que sont ceux qui se droguent tout le temps :
un petit peu sur les côtés.

La mère. La fille.
Elle lui parle depuis longtemps.
C'est beau.

C'est trop simple, vous voyez,

trop par-dessus bord.

C'est peut-être exactement ce que nous voulons.

Tu acceptes certaines choses.
Le printemps arrive.
Les saisons vont et viennent.

Il y a des vaches dans les pâturages.

Une telle chose

l'a observé depuis sa vie

et l'a arraché à son sommet.

Emplacements

1. Capturer sur le papier le reflet dans la mare d'un oiseau la survolant.

2. La poésie ce n'est pas dire ce que tu penses.

3. Apprendre à utiliser les outils sans endommager les matériaux.

4. Sèvre-toi des livres.

5. Écrire c'est aussi important que se brosser les dents, presque.

6. Est-ce qu'il y a un temps pour la poésie ?

7. Tu me crées de première main.

8. Le temps est information.

9. Je n'ai pas besoin de pensées.

10. Euphorie pas métaphore.

11. Il valait sa parole.

12. J'ai été chargé de sens.

Il n'y a pas d'autre.

L'obsession est une passion hors de sa propre place.

Ainsi,
la passion de Roméo pour Juliette,
son obsession à l'égard de Lancelot.

On n'échappe pas
au nom d'un homme, et c'est dommage.

Manger et soutenir la pure viande de la compréhension
de très loin en arrière.

Le contenu tombe en ruine
mais le message demeure.

Copyright Alan Davies 1990 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2004 pour la traduction française

Sujet : Emily Dickinson : Poèmes 714, 1354 et 1355 (trad. MR)

Date : 15/05/2003 13:39:20 Paris, Madrid

Dort la Nuit
Le Soleil de briller,
Nature – et certains Hommes –
Dorment à Midi – certains Hommes -
Quand Nature
Et le Soleil – continuent –

*

Le Cœur est
la Capitale
de la Tête –
La Tête
est un seul
État –
Le Cœur
et la Tête
ensemble font
un seul
Continent –

Un – est la
Population –
Nombreuse
suffisamment –
Cette Nation
extatique
La rechercher – c'est Vous
qu'elle est.

*

La Tête
vit du
Cœur
Comme chaque
Parasite –
Si lui est
plein de Viande
la Tête est
grasse.

Mais si le
cœur omet
Émaciant l'
Esprit –
Son aliment
à lui
si absolu.

*Copyright The President and Fellows of Harvard College 1951, 1981 pour le texte
américain*

Copyright Martin Richet 2004 pour la traduction française

Sujet : Ray DiPalma : POÈME (poème) (trad.MR)

La perspective tremble
les barrières inexplicables
comme toujours et l'entrée
la sortie discrètes mais
changeant l'hymne dans les
déplacements engendrant l'isolé
ainsi équipé et outillé
à une grâce de phase cette adresse
se contente de fixer et l'instinct calme

À tout moment je n'ai pas un endroit
mais souviens-toi à ma faveur d'un plaisir
ou battement ou fortune les rayons du soleil
à travers une fantasmagorie à ossature de bois
berçant les soupçons ou faisant tourner la roue
vers l'endroit où surprendre une impulsion capable
inapte au discours et sous contrôle
un coup de couteau transperçant l'aspect agile
imperturbablement calme du rare ou de l'un jour dédaigné

Ou et si à tout moment je découvre l'endroit
et oublie le battement de la fortune qu'on appelle maintenant
un jugement augurant alternativement du ton et de
la ruse dépêchée trop souvent éprouvée pour l'instinct
et mesurée même pour trembler comme une notion
bifurquant le tact et dans la gorge ren-
verse les proportions gracieuses d'un souvenir
alternatif amélioré inclinant rendu efficace en
espoir ou une prise ou une bonne opinion enchantée

Copyright Ray DiPalma 1982 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2004 pour la traduction française

Le traducteur remercie Vincent Dussol

Sujet : Larry Eigner : En imitation (une dose de Rbt Creeley) (trad. MR)

Date : 02/06/2003 13:02:56 Paris, Madrid

Quel rapport entre ce visage et cette
poésie ? Pour

avoir l'une il te faut l'autre oui

le ciel

conviendrait aussi je sais

Une question c'est bizarre, une fleur

de vie plutôt Allons

continuons Que sont ces feuilles

au fond Que

fait le ciel dans ta tête ? Les

photos de certains de tes

"prédécesseurs" Quel

rapport entre ta voix et

les idées qui au moins passent
dans ma propre vie, son

empressement

Alors que les églises

sont ouvertes autant que la terre Il y a des statues

dans tous les musées et

tout autour et maintenant dans les jardins et

même dans la nature

à nouveau

et des peintures de constellations, de nuits

inscrites dans des murs

que l'on oppose aux miroirs

Copyright The Estate of Larry Eigner 1967, 1971 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Le traducteur remercie Richard Eigner

Sujet : Robert Grenier : Phantom Anthems (*) (trad.MR)

Date : 01/01/2004 01:30:24 Paris, Madrid

NUIT NOIRE

sans contraire mais l'aube aussi

GROVELAND CEMETERY

nouveaux vent et feuilles l'air sombre sous les tombes

maillot mouillé cependant la pluie pleut sur cette affaire

LABEUR

UUpourUU UURobertUU UUCreeleyUU

ne jamais être

vampire qui

sur

vit à la nuit

& veille dans

à l'aube

un nain si jamais vers

la nuit & c'est fini

UUmais

passe

Diane aussi

en même temps, maintenant

Amy & David

raversant la rue

TORRENT D'ANIMAUX

torrent d'animaux Déroit de Béring

postérieur de l'Asie fait plus que compenser

assèchement de la Mer Rouge

provisoirement l'Arche se débattant

MON DIEU

UUmonUU UUdieuUU je commence à me dire

“c’est à ma peau qu’ils en veulent” en toutes sphères

quelques fois à la maison, dans le monde

de la poésie, certainement au boulot

QUATRE DINOSAURES

UUpourUU UUBobUU

il est encore

tôt il est

quatre

heure

cinq de plus

font 'Circon-

férence''notre feu'

ravage la 'Birmanie' UUpourquoiUU UUqu'est-ceUU

prolongé 'le Liban' mais 'tension

internationale' flash info intervalle de temps 'la Libye' ça importe

"argent" / "espace-temps" qu'est-ce qui se passe 'les gens', 'je'

me demande, 'les humains', UUjeUU UUsuisUU UUenUU UUcolèreUU

exploitant temporaire - Entreprise 'en fuite'

Combattants étatiques UUnousUU UUexploitentUU 'bêtes féroces', notre

temps de travail bizarrement prolongé, ère' de la pensée

UUnotreUU UUchansonUU UUunUU UUplaisirUU devient ici 'une vie'

CHANSON

o - u -

u - u - ni -

form - ité - o

u - u - u - ni -

formité - o -

u - unité - di -

fformité - u -

unité difformité

SIRÈNES AUX PREMIÈRES HEURES DU JOUR / MINUIT PASSÉ

'appeler le chien' allant s'entourer d'oiseaux siffle

j'ai été capable de siffler UUetUU UUeUU UUchienUU UUaUU UUpuUU

câbles faits d'argile m'entendre mon bruit contribuait

UUvoiUUr UUlaUU UUdifférenceUU ou en tout cas est revenu

en battant des oreilles 'obéissant' omniforme potentiellement UUtrainUU

le long du trottoir aujourd'hui dans la lumière gris foncé

Copyright Robert Grenier 1986 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2004 pour la traduction française

Le traducteur remercie Leslie Scalapino

Sujet : Carla Harryman : Quantité / Fixité (trad.MR)

Quantité

Il y a quelque chose d'absurde
Il n'y a rien qui arrête. Je suis loin

à moi-même gâtée... en 26 ans, je

arrivant dans 4 heures
précisément

ne dînerai

Que les femmes soient conciliantes
n'est pas une condition

tous nos espoirs disparaissent

si nous ne connaissons
l'ignorance, n'est pas plus

qu'un objet

pas toi, moi, quand je
te fous

et nous alors ? Oh ! ciel : toi

*

Fixité

Que les plus gros
feinteurs, fortement

soient à vous opposés

L'ignorance n'est plus un objet
dix ans moins

la religion

Ignorez-nous, plus un objet
tous les points leurs érections

tous

Copyright Carla Harryman 1995 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Lyn Hejinian : Si écrit c'est écrire (trad.MR)

Date : 29/10/2003 11:40:48 Paris, Madrid

Je pense à vous, en anglais, si fréquents, et mérités, et de ce fait désirés, leur pratique commune et continuellement y pense, qui, depuis les Élisabéthains, Sterne et Joyce mis à part, avez ainsi soumis le langage à l'imagination, et à Melville, dont le *Mardi* a été décrit par un critique comme "une œuvre ennuyeuse et bredouillante au sens incertain ou inexistant... Un vrai fatras... une histoire sans mouvement, sans proportions, sans fin... sans intérêt ! Une masse indigeste de divagations métaphysiques." Nul n'est moins négligent que vous, à rendre les difficultés moins ou alors bien-protégées, en grammaire, en laquelle il est d'usage de distinguer la *syntaxe* de la *morphologie*, celle-ci traitant des inflexions des mots – inflexions, ou à elle-même, recourbement. Les choix ont toujours été façonnés et exécutés de l'intérieur. Connaître c'est bien et connaître c'est mal. Opiner du chef c'est, ou pourrait être, à votre égard.

Ainsi sommes nous à ce point obsédés par nos propres vies, langage désormais, que l'insistance s'est déplacée. L'insistance persiste centriquement, de sorte que là où l'on cherchait jadis un vocabulaire pour idées, on recherche maintenant des idées pour vocabulaire. Nombreux sont les conservés. Composition y est. La technique est découpée et la forme proche. Telle est, si tardive, encore surprenante. Il y a maintenant très longtemps Donne écrivait "Ceux qui ont plus profondément creusé les Mines de l'amour que moi / Diront où se trouve son centrique bonheur..."

Le texte est antérieur à la composition, quoique la composition soit intérieure au texte. Une telle candeur flirte, à l'occasion, comme presque toujours la candeur. Quand il est digne de confiance, l'amour accompagne l'amant, et les écrivains centriques révèlent leurs loyautés, loyauté corporelle. Partielle est la nécessité, de quelque texte que ce soit. Merveilleuses sont les dimensions et l'émerveillement est de ce fait compréhensible – et souvent compréhensif. Le reste souvent ne l'est pas, mais passe, du défini vers un indéfini, s'étant inventé des prétextes à la rencontre, quoique nous ne l'ayons pas encore trouvée reconnue, par sélection, ou choix. L'échelle d'origine détermine l'envergure, l'humeur, l'ambiance, la tonalité, la marge, le degré, l'arithmétique, la taille, le signe, le système, le but, la position, la marque.

Des centricités, une vue interne, il y a deux sources, trois peut-être. L'une située dans la texture intérieure du langage tel qu'il en va de la personne qui y compose, personnelle et inclusive mais pas nécessairement auto-révélatrice – rarement, en fait, de nos jours ; par techniques improvisatoires qui s'élaborent selon ce que suggère le langage même – selon des motifs langagiers qui sont aussi des idées, comportements correspondants ou idiosyncrasies appropriées. Ce mouvement crée une dépendance – mais n'est pas incorrect, malgré les distorsions, concentrations, condensations, déconstructions et digressions que fournit l'association par jeux de mots et étymologies, par exemple ; un psycho-linguisme allusif. Dans la seconde, c'est la bibliographie qui est le texte.

L'écriture émerge à l'intérieur d'un texte préexistant, qu'il soit de notre invention ou de celle de quelqu'un d'autre. Le processus est de composition plutôt que d'écriture.

Il y a des rythmes caractéristiques, qui se contractent. La ligne longue, aux propositions ramifiantes, une condition introductive, et autres moyens d'accumulations ont été fragmentés, le rythme accentué. Vous pouvez lire. Vous pouvez écrire. On donne pause à une condition instable. Les Elisabéthains s'adonnaient à un long système et nous à la consommation de pauses, mais pas à un arrêt.

Une troisième centricité envisageable, l'éventuelle, émerge des impératifs et des prérogatives de la grammaire. Telle pourrait être l'œuvre de conjonctions, disons, dans laquelle, par exemple, John Lloyd Stephens peut écrire "il n'y a pas de rapport immédiat entre le fait de prendre des daguerréotypes et la pratique de la chirurgie, mais l'expérience rapproche des choses en elles-mêmes entièrement dissemblables, et nous passons des unes aux autres." Et dans un manuel de grammaire française je lis "les liaisons sont rares entre un nom au pluriel et un verbe ou entre un adjectif au pluriel et un verbe, sauf en poésie."

Toute théorie est à son plus inventif quand on l'impute a posteriori. Sur la ligne est une occasion de s'en écarter. Le critique est un bon ou mauvais joueur. Le chat prend la chaise et toi le bord.

Conclusion :

Par station habituelle sous moitié.

Copyright Lyn Hejinian 1978, 2000 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Ernest Hemingway : Ils ont tous fait la paix – Qu'est-ce que la paix ? (trad. MR)

Date : 17/02/03 14:11:25 Paris, Madrid

Tous les Turcs sont des gentilshommes et Ishmet Pasha est un
Peu sourd. Mais les Arméniens. Quoi, les
Arméniens ?
Eh bien, les Arméniens.

Lord Curzon aime les jeunes garçons.
Chicherin aussi.
Mustapha Kemal aussi. Il est beau lui aussi. Ses yeux
Sont trop près l'un de l'autre mais il fait la guerre. Il est comme ça.

Lord Curzon n'aime pas Chicherin. Pas du tout. Il a la barbe
Qui chatouille et les mains froides. Il pense tout le temps.

Lord Curzon pense aussi. Mais il est beaucoup plus grand et va à
St Moritz.

M. Child ne porte pas de chapeau.
Le Baron Hayashi monte dans la voiture et en sort.
Monsieur Barrère reçoit des télégrammes. Le Marquis Garonni aussi.
Ses télégrammes lui arrivent par moto de MUSSOLINI.
MUSSOLINI a les yeux nègres et un garde du corps, et il est
Photographié lisant un livre à l'envers. MUSSOLINI est
Merveilleux. Lisez le *Daily Mail*.

J'ai connu MUSSOLINI. Personne ne l'aimait à l'époque. Même moi
Je ne l'aimais pas. Il avait mauvais caractère. Interrogez Monsieur Barrère.

Nous buvons tous des cocktails. Est-ce qu'il est trop tôt pour un cocktail ?
Qu'est-ce que tu dis d'un verre, George ? Venez, nous aurons un cocktail,
Mon amiral. Juste le temps avant le déjeuner. Eh bien, pourquoi pas ? Pas trop sec.

Eh bien, qu'est-ce que vous savez ce matin, les petits gars ?

Oh ils sont malins. Ils sont malins.

Qu'est-ce que nous savons de la sous-commission ce matin, mon amiral ?

Monsieur Stambulski monte la colline et descend la colline. Ne parlez pas
De M. Venizelos. Il est vil. Ça se voit. Ça se voit à sa barbe.

M. Child lui n'est pas vil.

Mme Child a les seins plats et M. Child est un idéaliste et il écrit

Les discours de campagne de Harding et le Sénateur Beveridge, il l'appelle Al.

Tu me connais, Al.

Lincoln Steffens attend un Child. Le grand C rend la blague aisée.

Puis il y a Mosul

Et le Patriarce Grec.

Quoi, le Patriarce Grec ?

Copyright The Estate of Ernest Hemingway 1922, 1992 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : p.inman : / "sonny sharrock" / (trad.MR)

Date : 19/09/2003 18:56:00 Paris, Madrid

un pu de l'impression.
taux de naissances exposés.

mon coup de soleil bâti d'un crayon.
Petersbourg décalage blanc.

son seul pas s'est tacheté libre
contusions à propriété émacient
couple attelle.
houille bronze Isenheim.

populace éditée en courbe paysage
sonnée que bras d'un homme.
leurs paupières attention
les dates dans l'histoire
stagnante de besognes.

chat module.
sa somme d'Hornsby vendu.
un ourlet en division d'étai.
copée surmontée.
en décrivant l'exploitation.
ou en la mettant en pratique.
la tête a basculé

dans un chapeau.
jacquerie orientée.
un écrit court à sa hauteur.

de construction élan.
module d'impression.

tranchée retransmission.
un frêle de tâche somme.
un parmi craquelé.

lors n'ailleurs le pronom.

pour Benjamin Friedlander

Copyright Peter Inman 1995 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Steve McCaffery : Réponse translationnelle à un single de Stein (trad.MR)

Date : 15/10/2003 11:05:13 Paris, Madrid

UUa carafe that is a blind glass

elle types de clarté

parentés d'une scène

un vu en

zéro

les uns bizarres dans la peine

de la séquence

directions orientées vers

une complétude

qui nie de plutôt à

plutôt ce que pénètre le chaos

pas un seul article identique

dissemblable d'un large

Copyright Steve McCaffery 1978, 1984 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

NdT : Le *single* en question est celui-ci, extrait de *Tender Buttons* :

A CARAFE, THAT IS A BLING GLASS

A kind in glass and a cousin, a spectacle and nothing strange a single hurt color
and an arrangement in a system to pointing. All this and not ordinary, not
unordered in not resembling. The difference is spreading.

Sujet : Frank O'Hara : Saint Paul et tout ça (trad. MR)

Date : 18/11/2002 17:34:45 Paris, Madrid

Complètement ébahi et souriant

je rentre et je
m'assois
face au frigidaire

on est en avril
non en mai
on est en mai

les petites choses comme celles-là doivent être établies le matin
après les grandes choses de la nuit

est-ce que tu veux que je vienne ? quand

je pense à toutes les choses auxquelles je pense je sens que je suis devenu fou
simplement "la vie à Birmingham est un enfer"

simplement "je te manquerai
mais c'est une bonne chose"

quand les larmes d'une génération toute entière seront assemblées
elles ne rempliront qu'une tasse de café

juste parce qu'elles s'évaporent

ça ne veut pas dire que la vie a de la chaleur

"this various dream of living"

je suis vivant avec toi

plein de plaisirs anxieux et d'anxiété plaisante

dureté et douceur

j'écoute quand tu parles et je parle quand tu lis

je lis ce que tu lis

tu ne lis pas ce que je lis

et ça c'est bien, c'est moi le curieux

tu lis pour une raison mystérieuse

je lis simplement parce que je suis un écrivain

le soleil ne se couche pas nécessairement, parfois il disparaît seulement

quand tu n'es pas là quelqu'un arrive et me dit

“hé,

il n’y a pas de danseur dans ce lit”

Ô ces étés polonais ! ces esquisses

ces dents noires et blanches !

tu ne viens jamais quand tu dis que tu viendras mais d’un autre côté tu viens

Copyright The Estate of Frank O’Hara 1961, 1971 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2002 pour la traduction française

Sujet : Joan Retallack : Présentation japonaise I & II (trad.MR)

Date : 17/10/2003 11:23:21 Paris, Madrid

Izubuchi dit que les poèmes de Pound

sont des Rengas par inadvertance

au pied de bouc choros la

pas un rayon

pas un

disque inemployé

au pied pâle

c'est la première fois

(citation directe du passage)

quand hésite le pêcheur

on peut

l'induire en erreur

le doute est immortel

> que l'on compare à

la lumière du soleil

pas percé la signification

pas de tromperie au paradis

qui permet à celui qui le porte

point de contact

acte de pardon

à nouveau

suivant
une tentative
consolation
comédie divine
ni plume ni flamme
est en fait
une montagne sainte pour le Bouddhisme
arbre relie le paradis & la terre
chêne olive katura

Pound)

(pour résumer la vie de

endépitde
entend le vent parler
un joli air à son regard
à la merci du vent qui souffl

e

post-hume

pin épicéa
voix éternelle
couronne d'anges
un drame dans lequel :

/il/

s'est soudain souvenu de la loi Bouddhiste
s'abstenir de boire

/de/

/il/ a refusé de boire de /la/
coupe maritale

/de/ joindre les deux traditions /en/semble/

Dante a rencontré Béatrice
(souvenir amer refoulé)
quoique son corps sur terre ait demeuré
& pleuré sous la pluie

Copyright Joan Retallack 1989, 1998 pour le texte américain
Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Kit Robinson : D'abord (trad.MR)

Date : 27/06/2003 18:07:43 Paris, Madrid

Il est important de faire quelque chose d'insignifiant

"Insignifiant" pourrait ici apparaître entre guillemets si ce n'était une partie indifférenciée d'une expression inexaminée. Un jugement inconscient est ainsi porté sur ce qui est signifiant & ce qui ne l'est pas. Le mouvement "insignifiant", celui qui se trouve à *l'extérieur* de la structure du jeu (en l'occurrence, le travail) pourrait en fait être le plus significatif, ou productif, ou signifiant en termes de jeu *différent* (écrire, par exemple) (ou simplement se détendre, prendre ses repères, sonder la distance qui sépare le sommeil du travail).

Membres affaiblis

Vers la fin de l'après-midi

Une pente

afin de réduire nos dépenses
nous prendrons votre temps
et nous le donnerons à Ken

cette définition étroite
de la provenance des choses
n'est ni amusante ni fausse

Hal & Poco

Norm & Dave

Marion, Pepper, Edgar & Stosh

Vic voudrait dire un mot à Ken lundi prochain

"Nous voudrions les tenir à l'écart des opérations,"
veut-il annoncer

(il pense au Conseil d'administration)

Je suis lent, flegmatique

3 paons passent en pavanant

Ils ne disent rien c'est tout

à la fin

trop romantique pour le langage
de notre pratique collective

investigations rigoureuses

contre

une distillation

de la journée

sont affichés

"artificiellement"

les éléments

barrage médiatique

vers le public

Les feuilles se tiennent à l'extérieur de cet environnement d'entreprise

Qu'est-ce qu'une note ? La plus petite chose écrite, une marque
pour un son

Si je ponce ma journée par le sable sur le revers du temps

entre une gorgée et un nuage qui passe

les gens de la forêt

se succèdent en donnant une impression

de bâtons

Ce qui colle

à l'esprit

comme le tonnerre

c'est une usurpation d'identité

qui percute un éléphant

Ce moulin à paroles vif aux gonds cassants

Mon incoupable

Le reste m'a échappé

Réel & juste d'être déchiré

Lieu réel processionnel & temporel

à la fin

de la journée

les éléments

de notre pratique collective

sont affichés

"artificiellement"

investigations rigoureuses

vers le public

barrage médiatique

contre

une distillation

trop romantique pour le langage

Copyright Kit Robinson 1991 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Jerome Rothenberg : Au château (trad. MR)

Date : 13/01/2003 17:52:38 Paris, Madrid

à voir
son cœur de pierre
les murs
sont comme murs
les portails comme portails
& noirs
lune dans courbe d'arbre
un œil jaune
elle ne brille pas
l'eau se sèche contre
mes lèvres
ô arc-en-ciel
tomberas-tu ?
ô petit cœur
froidi

*

tour.
brisa.
comme tout château.

*

la nuit se lève sur
la vallée
couverture sur mon lit

*

l'enfant crie :
au meurtre !
champignon !
qu'ils meurent avec grâce

*

un scénario

pour Richard Schechner

vaudeville
yiddish

est

vie
fantastique

*

2000 personnes dans le monde
avec des miroirs

Copyright Jerome Rothenberg 1980 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Leslie Scalapino : Ou / une pièce (trad. MR)

Date : 14/03/2003 11:42:29 Paris, Madrid

OU

UNE PIÈCE

Prononcée intensément mélodieusement pourtant par quatre personnes comme s'il n'y avait que le chœur.

enfants – ou

d'autres

parents – pour les

biens ou

l'argent de la personne

qu'il en soit juste

comme il en est

quoique leurs propres vies n'importent pas

de ceux qui les connaissent

– et ne le voudront

pas

– ou – bleu – (matinal) – d'

eux – frénésie

ou

– d'autres

– ah, (un soupir)

– ou

en – outil

garçon

battu – et abusé

par gang, en

fil de – le père à la

tête de l'opposition – et le voudra

– qui viendra – la famille – ici

fit feu sur – ou
pénétrant dans les villes – dans la ville
là – ou juste, seulement – harcèlement
de gens – sans recours –
comme notre – leur – mort – violente

de – très
pacifique – temps –
le nôtre
– précis – de
– quoi – partout dans une
époque

– désignant
le garçon – et
permettant que cela
soit vu dans notre
ville

garçon – nous
y venons – très
pacifique
temps – le nôtre – ou une
époque
de certains – qui avait lieu
et qui a lieu – autour d'eux

les gens sont
– mules – travaillant
– tirant – même si leurs très
ordinaires jours – travail
violence maintenant

gens traînant – ou – martelant

tirant

qui sont – mules – à l'œuvre dans
cette ville

jour – bleu – de
haut passage
vu – gens pas
de cette humeur – tandis qu'ils
travaillent – mules
aussi – sommes

n'important

pas que si quelqu'un est
un enfant – ils
soient aussi savants que – quand
ils sont – un – adulte – je suis

comme les moyens du changement

ayant eu – ayant
joie – pas immergée – dehors
comme seule en – vue (la leur) –
– et leur tourment

qu'ils arrivent à – l'école
– se battent les uns les autres
– tourment – et ainsi littéralement – ou à
ayant à – défoncer – d'autres gens
– toujours – et ainsi pas immergés

(leurs) – vues – à la rue
quand – ou et – pas la substance – de – pourtant
comment – quelque chose d'eux – a lieu

la violence – comme surface – sur
ou nageant – dedans

comme n'important
pas soit qu'il s'agisse de masse
de gens

n'important
pas que la personne soit incroyablement
âgée – avoir à les sauver – quand
ils se mettent à
ça – plus –
que – s'ils sont un enfant

de mourir
de vieillesse

voulant le voir – ou tout aussi
actif
et le verront – et dans – un – très
pacifique – temps –
le nôtre – ou proche – dedans aussi

Copyright Leslie Scalapino 1992 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Ron Silliman : Paysage d'hiver aux patineurs et au piège à oiseau (trad.MR)

Date : 31/10/2003 11:30:01 Paris, Madrid

Le plus haut n'est pas l'arc-en-ciel du soleil qu'il plus bas.

Cerveau ne sont que tue et tue nulle autre goule.

Séquences d'objets, physique d'ici.

Phrase nom de pas représente dans l'est conscience.

Aboie des chiens.

Autre dans lequel les mots present.

Monde, décidons-nous, est tête de ligne insecte.

Rasoir l'aujourd'hui, décide le jour.

L'est avancées sont grand ciel.

La perte de la vision, la perte le poids.

Le matin des Cotons-Tiges.

Un ce je adéquat le sens au critère.

Parle depuis la photo attendue.

Abaisse-toi à s'élève de nuage au plus grand des champignons.

Conversion d'oiseau gaz, nonchalant, léger bourdonnement dans l'ampoule tandis que je fais mon arbre.

L'existence a affirmé l'expérience.

Puisque choses sont essentielles, son vrai connu en amorphie.

Agis à ne pas chronométrer.

Ressort aussi flou, aussi jante de la vue.

Le jour de mon blues gris.

Si l'alphabet devient obsolète, la prolifération objective devient obsolète.

Le nous est retourné de ringard.

Poèmes de cire ont en buts.

Blues des jours gris.

Camions de ceci et au-dessus et sans oranges.

Présent s'écartant d'un long instant de seulement.

Voix ou les parties de plusieurs de la chambre de cerveau.

L'existence a affirmé avec l'expérience d'abord.

Cette nouvelle fait entrer le chant d'été de cette pièce.
Chacun enfile son matin, une jambe à un Coton-Tige.
Une masse nue d'espace est immense sur nos terres.
Oublie ce que densent les lépreux.
La saison forme une présence que nouveau reconnais.
La vie des thèmes.
Les insurgés se tinrent saluant par arrivée, les gens par trottoirs.
Pin était plus aiguille que le diamant.
J'écarte le matin de mes trottoirs endormis.
Chaud dans une odeur de climat.
Ceci est un adéquat signifiant critère.

Nous sommes arrivés au petit marécage de pêche tandis que le soleil trouvait son chemin au-dessus des gaz.
Verse dix mille oranges sur une autoroute.
Visite est un omis.
Temps sur le commun en chemin vers l'ennemi.
Tu es allé objective par l'expression.
Le plus nous avons mis dans les champs, le moins laiteux nous le sommes le ciel.
Tout ce que font lion est fait pour de nombreux raisins.
Brume de mer saupoudrée sur les jours signe.
Le réalisme bruyant de vieilles stratégies.
C'est le ressort entre nonchalant et langage.
Il y a d'authentiques arbres à l'intérieur d'une lumière.
Le ciel postulé à chambre.
Stase crois au repos.

Satie, ce n'est pas un Thoreau personnel.
Gens quittant les toilettes, déroulant les manches.
Apprenant à jouer le rhésus pour l'habitat, il neige.
L'exemple a choisi d'incorriger la négation.
Angle crayon page seulement.
Poubelle colorise comme grammaire contente.
La famille se fait appeler dans cette perte du spécifique.
Petit contexte au-dessus du terme.

Chaque coléus ou canevas est à l'étage en ainsi près de sa lucarne.
Ressort plus langage.
Tandis que hasard de marché se met à tomber dans l'oubli, ami à voir se met à visiter.
Je pourrais brouillard mes vapeurs.

Écrit est ce sur quoi besoin.
Je visite ma grand-mère à l'hôpital.
Délices des Ringards.
Temps jambe fait marcher.
Pas par l'enveloppe, mais par le son.
Toutes les sirènes qui sont rêve à être chant.
Cafard aux côtés de ville.
Il rêves à nous son pamplemousse.
Un vol de champignon prédisant par connaissance de l'art.
Monde ne devrait pas avoir syntaxe.
Le bloc de maisons est légèrement avancé.
Cette maison, visite terminée, a versé précédent.

L'information, semée, sont un langage de la sensibilité.
Syntaxe était plus réelle que le monde.
Pigeons fondés sur le pop-corn était inévitable pour ceux qui nourrissant de femme qu'ils savent vieille.
Un petit bruit me demande ce que je suis ça.
Gens qui parlant pour attraper les aveugles tendent à s'asseoir à la couleur.
Un brouillard bas et une marée haute.
Le comble n'est jamais parfaitement forme.
Comme si un lu, la page longue par la prise.
Difficulté à situer le concept, déroulant leur précédent.
Ontologie inventaire et/ou monde.
Cette déception, revolver dans son sexe.
Est-ce un cerf-volant ou une chanson de mylar.

Identification de réticence.
Un objet obsolète nourrit l'objectif de distance.

Il y avait bol en noix les noms graines. Faites dans les gaz sur jets.
Quel plein faut-il, fallait-il, pour grenades ce monde, ce puis ça, ce.
La pluie cherche une forme de quelque perte se trouve dans la forme.
Brouillard concentrique à haut pastel forme cercles.
Corps plus vieux amorphie.
Ceci est un ballon de volley.
Pensée ciselant.
Un parle sans vérité, sans pouvoir, sans fin.
Nous partîmes à la voile par l'air menaçant.
Allumettes ont fait d'une cire Mexique.

Travailler l'intérieur peut vous pousser à chemin vos dormeurs de bus.
Tout dans le faisait de barreaux ombres, mais par la porte le nombreux de voix rebord.
Comment est-ce que les inserts postulé l'aléatoire.
Signification de ça.
Ici le monde sont ouverts.
Ceci est un pop-corn au varech.
Le langage déposerait ce qu'il a choisi sur la table par l'authentique.
Mets définition moins sûre dans l'existe.
Signification, sa toute la vérification.
Bol de graines et noix sans noms.
L'aléatoire au dos de la page.
Lequel est pêcher, lequel est soleil.
Navigant le bourdonnement menaçant de l'air nerveux à l'esprit et tu trouves une brèche.

Au travers d'une haleine avec ma propre odeur.
Sacs poubelles les haillons des contents.
Foule je mimerais.
Nous parfait n'est que si je définit la lutte.
Plus est un bouillon d'avoine, pas un mange.
Univers personnel.
Le temps a vu le cirque cruel.
Tortue à remède a fait un savoir neige l'homme-théâtre.
Comment est-ce que les pauvres vaporisent chat.

Une vieille femme nourrit des pigeons de pop-corn.
Une terre spécifique, au-dessus, réservée au caillou.
Une chose des plus couvertes et l'idée en conditions.
Une première véranda, pas un angle, est le signe pris au piège.

Nombreuses portes Corée.
C'est parmi un lever terne de la lumière du soleil.
Nous degrés mortalité d'à peine.
Je pouvais sentir ma propre haleine.
Par attention je rencontre un cas dans le passé et nous mérite.
Flottement du monde pour les images.
Ceci est tu fais comme de ce qui pourrait avoir quoi.
A peine tombe de ville qu'on appelle matin.
Un nom dans lequel utiliser le dit alias.
Une page qui vieillit échouée par le ceci sud.
Arbus aime haut loin de toi.
Termes n'est pas indéfini mais un catalogue de descriptif.
San Francisco était un labyrinthe de mort, canevas, destruction et sort.

Cravate noire blanche chemise.
Lacte oppresseur est culpabilité, l'identifie connais inévitable.
Plein de remords est poème sur progressions.
Ceci est sur le mur saluant l'arrivée, bien mots.
Maintenant je conjugue le synonyme dans mon temps.
Un langage de la pensée.
Demande dans le petit à quel garçon faisant lâche.
Comment garons-nous le plane des cyclistes.
Un contexte dans lequel utiliser le terme mécréant.
Ordre semé à forme.
Un océan, calme de plusieurs parties du jamais, ou parfaitement.
La forme est l'ordre.
La face des gens.

Bourdonnement ses mots étaient système.
Les mots du monde iront.
L'ici de cellules n'est pas en maladif.
Traversant un champ au ciel laiteux.
L'autostrade de mille oranges.
De retour est-ce que tu corps.
Skates et rollers ont été le son des trottoirs.
Je vitre mon même dans le tout.
Dors peur toi.
En sens il y a données du langage.
Les barreaux aveuglent par les portes n'apportent qu'un bord noir.
Sa table déposée.
L'intérieur retournant négligence, le collectif cause à peine dans la responsabilité.

Copyright Ron Silliman 1986, 2002 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Gertrude Stein : Descriptions de la littérature (trad. MR)

Date : 09/04/03 11:21:34 Paris, Madrid

Un livre qui montre que le meilleur et suivant sera découvert quand il y aura plaisir à la raison.
Pour cette raison.

Un livre dans lequel presque tout le long finalement et une obstruction c'est projeté comme unifié
et presque une distinction. Être distingué est ce qui est désiré.

Un livre où en partie il y a une description de leurs attitudes et de leurs désirs et de leurs
manières.

Un livre qui établit de plus près que ne l'avait jamais été fait encore les avantages qu'il y a à suivre
plus tard où ils ont trouvé qu'ils doivent s'en aller.

Un livre où presque tout est préparé.

Un livre qui montre que comme il vaut presque également mieux le dire, comme ils le disent et
dites-le.

Un livre qui fait mention de tous les moments que même eux tiennent pour importants.

Un livre qui suivant l'histoire l'histoire montre que les personnes à qui incombent reproches et
louanges ne font pas retour d'hospitalité.

Un livre qui admet que tout ce que l'on a trouvé devoir chercher est d'importance aux lieux.

Un livre qui réussit à donner aux jeunes l'impression que ceux qui s'opposent à eux les suivent
et les suivent.

Un livre naturellement explique ce qui a été le résultat de l'investigation.

Un livre qui marque la manière par laquelle plus long et plus court montrent proportionnellement
de la mesure.

Un livre qui ne commet aucune erreur en décrivant la vie de ceux qui peuvent être heureux.

Le livre qui paraît ensuite est celui dans lequel plus d'emphase sera donnée à nombre d'entre
eux.

Un livre qui quand on l'ouvre attire l'attention par son refus indouté de la photographie comme
art.

Un livre qui se rappelle à lui-même qu'ayant eu une coutume il lui en faut seulement davantage
encore et davantage.

Un livre qui ne peut imprégner quiconque d'aucun désir sinon celui qui fait arriver les changements
par la suite.

Un livre expliquant pourquoi ils sont plus nombreux à ressentir ce qu'ils ressentent.

Un livre qui attire l'attention.

Un livre qui est le premier livre dans lequel quelqu'un aura dit pourquoi d'un côté plutôt que de
l'autre il y a une tendance à raccourcir. Raccourcir quoi. Raccourcir davantage.

Un livre qui projette des foyers pour n'importe lequel d'entre eux.

Un livre un livre disant pourquoi quand aussitôt et aussitôt.

Un livre disant pourquoi quand l'a dit elle l'a répondu comme si c'était identique.

Un livre qui dit pourquoi les colonies ont presque autant d'intérêts qu'elles doivent en avoir maintenant.

Un livre qui ne distingue pas un joaillier d'un autre.

Un livre qui mentionne tous ceux qui ont eu des chances individuelles de revenir.

Un livre en traduction sur les œufs et le beurre.

Un livre qui prend un grand plaisir à décrire si oui ou non une attention poussée doit être accordée aux foyers où les foyers doivent être des foyers.

Un livre a été globalement soigneusement préparé.

Un livre et aussi déposé.

Un livre décrivant la pêche exactement.

Un livre décrivant six et six et six.

Un livre décrivant six et six et six soixante-douze.

Un livre décrivant Edith et Marie et feu florissant.

Un livre décrivant comme un homme tous des mêmes âges tous des mêmes âges et presque les mêmes.

Un livre décrivant l'hésitation telle qu'illustrée de nombreuses façons.

Un livre qui tente d'être celui qu'on décrira universellement comme étant énergétique.

Un livre qui ne commet aucune erreur que ce soit en descriptions ou en écarts ou en arrangements supplémentaires.

Un livre qui a fait penser tous ceux qui l'ont lu à l'espoir qu'ils ont qu'un jour ils en auront presque tout en une seule fois.

Un livre dans lequel aucune plainte n'est faite quant aux feux de forêts et à l'eau.

Un livre plus que jamais requis.

Un livre fabriqué sur mesure et la seule chose qui ait été oubliée dans la mesure c'est ce à quoi personne ne s'oppose. Est-ce qu'il est facilement compris. Il l'est et il le sera.

Un livre qui place l'intérêt dans ces situations qui ont à voir avec les souvenirs et retours.

Un livre qui a plus de respect pour tous ceux qui doivent entendre et ont entendu un livre qui a plus de respect pour tous ceux qui l'ont entendu.

Un livre plus que jamais lu.

Un livre un peu plus tard.

Un livre pas tant meilleur que jamais.

Un livre et quatorze. L'influence de ce livre est telle que nul n'a eu plus que cette opportunité.

Un livre de dates et de craintes.

Un livre plus que jamais une description du bonheur et au repos.
Un livre qui fait arriver la fin aussi vite qu'on en a l'intention.
Un livre qui pose des questions à chacun.
Un livre assez sûr d'avoir des admirateurs quand aussitôt il y en a des admirateurs.
Un livre qui montre que l'agrément peut être un trait de tout cela.
Un livre qui fait une pièce de théâtre des filles et des filles.
Un livre qui a du caractère et montre que personne ne doit se faire d'illusions quant à l'envoi de cadeaux.
Un livre qui a une description de la sélection et du placement de chaise comme un élément de la vie viennoise et américaine.
Un livre qui standardise requêtes et annonces.
Un livre qui préconise à juste titre l'attirance de certains pour d'autres.
Un livre dans lequel il n'est fait aucune mention d'avantages.
Un livre attachant de l'importance aux noms anglais et français.
Un livre qui doit être lu attentivement pour être compris et afin que l'illusion d'été et d'été et d'été et d'été ne reste pas trompeuse. Tant ainsi.
Un livre étroitement placé sur l'étagère et souvent ajouté. Ajouté à cela.
Un livre d'adresses inventées pour elles-mêmes.
Un livre et une librairie. Un livre pour eux. Seront-ils dedans.

Copyright The Estate of Gertrude Stein 1924, 1973 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Barrett Watten : Tibet (trad. MR)

Date : 06/03/2003 22:05:22 Paris, Madrid

(des tours basses jaunes de la Renaissance
encadrent Plage d'Océan
humeur de bleu céruléen
ou cuivre revêtu d'une plaque bleue

Par sympathie pour les cyprès parfumés
une baleine surgit des émanations bleues qui forment un nuage –
les maires des villes respectives sont partis parader.

Une foule se forme, fait passer la bouteille
certains se tiennent en une longue ligne courbe.

Certains parlent
les vagues, etc.
grandeur est valeur –

les escadrons partent par bateau
je les vois
mais je me pense –
supérieur à la nature.

Il n'y a rien dans la Maison de la Falaise qui vaille d'être noté.
Le polype derrière moi je le sens comme un cancer –
forces qui relient Detroit et Sacramento
muscles de la Ceinture du Maïs et de la Vallée.

L'étrange soleil brille ailleurs
sur un monde de républiques
les hommes et femmes qui les ont bâties
comme toute maladie du lointain.

Chacune des pénétrations de la terre par le soleil
est un point sur la carte
résolu par quatre couleurs
dans l'œil de l'esprit une Iris vierge et sa voie.

Mais moi, enstatique
une plaine propre
à l'altitude infinie
à l'intérieur de la couleur brune

suis officiellement connu sous le nom de Tibet –
l'indifférence.

TIBET (NOTE DE BAS DE PAGE)

Le Tibet est pensée
la Chine est nature

La Chine est le Manifeste
Rêve de Tibet

Maintenant la Chine est l'Armée de l'Air
et le Tibet est l'air de vol

Maintenant la Chine est l'air
et le Tibet est l'éther

Maintenant la Chine est l'éther
et le Tibet est l'air –

Qu'en est-il de cette
suppression du Tibet ?

Copyright Barrett Watten 1975, 1997 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Sujet : Hannah Weiner : dedicatio par grandpère isaac (trad. MR)

Date : 05/05/2003 14:23:04 Paris, Madrid

je seul jusqu'à ce que grandmère m'apprenne strict je toujours
sois attentif aux tiens je mets dix enfants
dans le monde avec grandmère elle rude travail
toute sa vie très pauvre grandpère stricte je suis
aussi rude travail bien nous avons une grande petitefille
es tu bien connue poète bien langage je étudie grandpère
autres poètes aussi syndicat compris travail
en silence puisque tu enseignes une percée
certains n'ont rien pauvres nombreux nombreux ce que j'ai mis
sur ma tête barrett watten bleus de travail aide fdr
qu'est ce qui s'est passé kennedy tué siècle perdu
bien content que tu sois avec indiens aident eux aussi
félicitations grandpère tu as tout dit
grandmère bertha pas échouer non plus nous appelons
grande inconnue invaincue inconnue jusqu'à soixante ans
ne pas mourir jeune comment enseignes tu grandpère
bien je né okay

Copyright The Estate of Hannah Weiner 1994 pour le texte américain

Copyright Martin Richet 2003 pour la traduction française

Le traducteur remercie Charles Bernstein

Sources

Bruce Andrews, "a silhouette for its..." et "ergo...", in *Sonnets (Memento Mori)*, This Press, Oakland, 1980, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

John Ashbery, "Idaho", in *The Tennis Court Oath*, Wesleyan University Press, Middletown, 1962

Charles Bernstein, "ST McC", in *Shade*, Sun & Moon Press, College Park, 1978, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Ted Berrigan, "Sonnet XXXVII", in *The Sonnets*, C Press, New York, 1964, reproduit avec l'autorisation d'Alice Notley

Clark Coolidge, *The Maintains*, This Press, San Francisco, 1974

Robert Creeley, "One thing / done, the / rest follows", in *Pieces*, Scribner's Sons, New York, 1969, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Alan Davies, Quatre poèmes, in *Candor*, O Books, Oakland, 1990, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Emily Dickinson, poèmes 714, 1354 et 1355, in *The Manuscript Books of Emily Dickinson*, éd. R.W. Franklin, The Belknap Press of Harvard University, Cambridge, 1981

Ray DiPalma, "POEM (poem)", in *This* n°12, Oakland, 1982, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Larry Eigner, "In Imitation (a shot of Rbt Creeley)", in *Another Time in Fragments*, Fulcrum Press, London, 1967, reproduit avec l'autorisation de Richard Eigner

Robert Grenier, *Phantom Anthems*, O Books, Oakland, 1986, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Carla Harryman, "Quantity / Fixity", in *There Never Was a Rose Without a Thorn*, City Lights, San Francisco, 1995, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Lyn Hejinian, "If Written Is Writing", in *L=A=N=G=U=A=G=E* n°3, New York, 1978, reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Ernest Hemingway, "They All Made Peace – What Is Peace", in *Complete Poems*, éd. Nicholas Gerogiannis, University of Nebraska Press, Lincoln, 1992

p. inman, “/“Sonny Sharrock” /”, in *Vel*, O Books, Oakland, 1995, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Steve McCaffery, “A Translational Response to a Stein Single”, in *L=A=N=G=U=A=G=E* n°6, New York, 1978, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Frank O’Hara, “Saint Paul and All That”, in *The Collected Poems of Frank O’Hara*, éd. Donald Allen, University of California Press, Berkeley, 1995

Joan Retallack, “Japanese Presentation I & II”, in *How To Do Things With Words*, Sun & Moon Press, Los Angeles, 1998, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Kit Robinson, “First Thing”, in *The Champagne of Concrete*, Potes and Poets Press, Elmwood, 1991, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Jerome Rothenberg, “At The Castle”, in *Vienna Blood & Other Poems*, New Directions, New York, 1980, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Leslie Scalapino, “Or / a play”, in *Crowd and not evening or light*, O Books, Oakland, 1992, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Ron Silliman, “Winter Landscape With Skaters and a Bird trap”, in *The Age of Huts*, Roof Books, New York, 1986, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Gertrude Stein, “Descriptions of Literature”, in *transition* n°13, Paris, 1928

Barrett Watten, “Tibet”, in *Frame 1971-1990*, Sun & Moon Press, Los Angeles, 1997, reproduit avec l’autorisation de l’auteur

Hannah Weiner, “dedicatio for grandfather Isaac”, in *Silent Teachers / Remembered Sequel*, Tender Buttons, Providence, 1994, reproduit avec l’autorisation de Charles Bernstein

Les textes composant ce dossier ont été, sauf mention contraire, choisis et traduits de l’américain par Martin Richet @ Martinrichet77 arobase yahoo point fr

Table chronologique des envois

N. d. t. : les traductions rassemblées ici ont été réalisées du 1er mai 2002 au 31 octobre 2003 et distribuées, par e-mail, à un nombre peu fluctuant d'abonnés/destinataires. Elles représentent un assez long travail d'exploration et n'ont, en ce sens, pas tant l'ambition de dérouler un panthéon (quoique...) que de restituer, sériellement, le rythme excitant de la découverte, poussé par l'histoire (contexte ou circonstances « littéraires » et mondiales). Je me suis permis, étant donnée la nature de l'aventure, d'apporter à ce choix de traductions – ordonnées alphabétiquement dans la mesure où la pratique de l'extrait y invitait – quelques ajouts et de nombreuses révisions. Et profite de l'occasion pour remercier Jean-Paul Auxeméry, Guy Bennett, Charles Bernstein, Olivier Cadiot, Pierre Courtaud, David Christoffel, Robert Creeley, Liliane Giraudon, Lyn Hejinian, Peter Inman, Charles Pennequin, Joan Retallack, Kit Robinson, Samuel Rochery, Leslie Scalapino, Gérard Tessier, Juliette Valéry et Barrett Watten d'avoir généreusement témoigné, alors ou maintenant, de leur soutien et intérêt.

Gertrude Stein : Un petit roman (Voir *If* n°22, 2003), 01/05/02

Gertrude Stein : Prothalamium, 08/05/02

Gertrude Stein : Pour la campagne entièrement (Voir *If* n°22, 2003), 22/05/02

Gertrude Stein : L'identité. Un récit (Voir *If* n°21, 2002), 29/05/02

Barrett Watten : Plasma, 01/06/02

Bruce Andrews : « une silhouette pour son Rousseau... », 01/06/02

Robert Grenier : Rose de Pâques, 01/06/02

Robert Grenier : Chaleureux, 01/06/02

Clark Coolidge : De : *The Maintains*, 01/06/02

Gertrude Stein : Un plan de plantation, 05/06/02

Ray DiPalma : Fragment, 07/06/02

Gertrude Stein : Étudie la nature, 12/06/02

Gertrude Stein : Élu à nouveau, 16/06/02

Gertrude Stein : Lockeridge, 19/06/02

Gertrude Stein : Une cascade et un piano, 26/06/02

Louis Zukofsky : Pour Zadkine (Voir *Action restreinte* n°1, 2002), 02/07/02

Gertrude Stein : Dauphin, 03/07/02

Clark Coolidge : De : *Cœurs de quartz*, 08/07/02

Gertrude Stein : À Virgil et Eugène, 10/07/02

Gertrude Stein : Regardez-nous, 17/07/02

Louis Zukofsky : Ballade, « pleurez dames » (sur un poème de Guillaume de Machaut), 22/07/02

Gertrude Stein : Il n'a pas allumé la lumière, 24/07/02
Gertrude Stein : La rêverie du Sioniste, 31/07/02
Gertrude Stein : Univers ou la bonne-aventure, 07/08/02
Gertrude Stein : Quand nous sommes parties (Voir *If* n°22, 2003), 04/09/02
Louis Zukofsky : Ayant surpassé l'offense de soi, 09/09/02
Gertrude Stein : Je n'ai aucun titre de succès, 11/09/02
Gertrude Stein : Payez-moi, 18/09/02
Clark Coolidge : Dazeness, 23/09/02
Gertrude Stein : Admettez (Voir *If* n°22, 2003), 25/09/02
Gertrude Stein : Celle-là est sérieuse, 02/10/02
Clark Coolidge : Est-ce de l'osier ?, 07/10/02
Gertrude Stein : En souvenir (Polybe silencieux), 08/10/2002
Gertrude Stein : Le retour, 16/10/02
Frank O'Hara : Un hommage, 18/02/02
Gertrude Stein : Les Pilgrims, 23/10/02
Frank O'Hara : Ode sur la fête de Sainte Cécile, 28/10/02
Gertrude Stein : Petits oreillers (Voir *If* n°22, 2003), 30/10/02
Frank O'Hara : Anxiété, 04/11/02
Gertrude Stein : Élévation des terres, 06/11/02
Frank O'Hara : Brises d'été, 11/11/02
Gertrude Stein : Ainsi, enlacés, 13/11/02
Frank O'Hara : Saint-Paul et tout ça, 18/11/02
Gertrude Stein : Les reverrons-nous encore, 20/11/02
Frank O'Hara : Poème (« À la recherche d'Gertrude Stein ») (Voir *If* n°22, 2003), 25/11/02
Gertrude Stein : Cézanne, 27/11/02
Frank O'Hara : Lignes pour un ami déprimé, 02/12/02
Gertrude Stein : Vie de Juan Gris. Vie et mort de Juan Gris, 04/12/02
Frank O'Hara : Biographia Letteraria, 09/12/02
Gertrude Stein : Deux Espagnols, 11/12/02
Frank O'Hara : Autobiographia literaria, 16/12/02
Gertrude Stein : Henry & moi, 18/12/02
Robert Grenier : Sticky Fingers, 20/12/02
Frank O'Hara : Une colline, 23/12/02
Larry Eigner : a sonné, 06/01/03
Gertrude Stein : Soulagez, 08/01/03
Robert Grenier : Rose, 10/01/03

Jerome Rothenberg : Au château, 13/01/03
Gertrude Stein : Capitaine William Edwards, 15/01/03
Robert Grenier : Tu vois, 17/01/03
Larry Eigner : K aux u s a, 20/01/03
Gertrude Stein : Réflexions sur la bombe atomique, 21/01/03
Robert Grenier : Pour *Windows*, 24/01/03
Frank O'Hara : Un avortement, 27/01/03
Gertrude Stein : Reconsidérez (Voir *If* n°22, 2003), 29/01/03
Robert Grenier : Guetrison, 31/01/03
Frank O'Hara : Devrions-nous légaliser l'avortement, 03/02/03
Gertrude Stein : Miranda et Guillaume, 05/02/03
Robert Grenier : Jambes inflexibles, 07/02/03
Larry Eigner : Mourir, 10/02/03
Gertrude Stein : Painted Lace, 12/02/03
Carla Harryman : Avant-propos, 14/02/03
Ernest Hemingway : Ils ont tous fait la paix – qu'est-ce que la paix ?, 17/02/03
Gertrude Stein : Nous avons mangé de bon cœur et nous étions alarmés, 19/02/03
Carla Harryman : Pas-France, 21/02/03
Gertrude Stein : C'était un accident, 04/03/03
Barrett Watten : Tibet, 06/03/03
Frank O'Hara : La Madone de Jade, 10/03/03
Gertrude Stein : Le présent, 12/03/03
Leslie Scalapino : Ou / Une pièce, 14/03/03
Frank O'Hara : En revenant, 17/03/03
Gertrude Stein : Lucrèce Borgia. Une pièce, 19/03/03
Frank O'Hara : Love, 25/03/03
Gertrude Stein : La psychologie des nations (ou qu'est-ce que vous regardez), 26/03/03
p. inman : « lieu » / « instead » (Voir *Action restreinte* n°2, 2003), 29/03/03
Frank O'Hara : Poème (pour J.-P. Riopelle), 31/03/03
Gertrude Stein : Procession, 02/04/03
Lyn Hejinian : Un masque de colère (Voir *Action restreinte* n°3, 2004), 04/04/03
Robert Grenier : Une série / 100 poèmes tirés de *Sentences*, 07/04/03
Gertrude Stein : Descriptions de la littérature, 09/04/03
Ron Silliman : Zyxt, 11/04/03
Frank O'Hara : Une carte postale de John Ashbery, 14/04/03
Gertrude Stein : Évidence (1PP^{ère}PP version), 16/04/03

Clark Coolidge : Notre, 18/04/03
Hannah Weiner : dedicatio par grandpère isaac, 05/05/03
Gertrude Stein : Évidence (2PP^{nde}PP version), 07/05/03
Kit Robinson : 7 jours dans une autre ville, 09/05/03
Hannah Weiner : intro dico, 12/05/03
Gertrude Stein : Tourty ou Tourtebattre, une histoire de la grande guerre, 14/05/03 (Voir *Action restreinte* n°5, à paraître)
Emily Dickinson : Deux poèmes (714 & 651), 15/05/03
Clark Coolidge : Autoportrait, une section mince, 16/05/03
Larry Eigner : Pour le sommeil, 19/05/03
Gertrude Stein : Un – Carl Van Vechren, 21/05/03
Barrett Watten : Jaune blanc, 23/05/03
Larry Eigner : vivace / , l'oiseau qui, 26/05/03
Gertrude Stein : L'identité, un poème, 28/05/03
Lyn Hejinian : La Cellule (15/11/86), 30/05/03
Larry Eigner : En imitation (une dose de Rbt Creeley), 02/06/03
Gertrude Stein : À une vue, 04/06/03
Kit Robinson : Dolch Stanza IX, 06/06/03
Larry Eigner : tiens-toi sur un pied, 09/06/03
Gertrude Stein : Un désir, 11/06/03
Lyn Hejinian : La Cellule (24/04/88), 13/06/03
Louis Zukofsky : Atomique et à hydrogène, bombe (Voir *Action restreinte* n°2, 2003), 16/06/03
Larry Eigner : comme ça que ça marche // forces, 23/06/03
Gertrude Stein : Au premier oiseau, 25/06/03
Kit Robinson : D'abord, 27/06/03
Larry Eigner : sa vie / la / fenêtre ouverte, 30/06/03
Gertrude Stein : My-o-so-tis, 02/07/03
Lyn Hejinian : La Cellule (6/10/86), 04/07/03
Robert Creeley : Le trou, 28/07/03
Gertrude Stein : Trois contes moraux (1), 30/07/03
Lyn Hejinian : La Cellule (16/01/87), 01/08/03
Robert Creeley : La colère, 04/08/03
Gertrude Stein : Trois contes moraux (2), 06/08/03
Leslie Scalapino : De : *New Time*, 08/08/03
Robert Creeley : « Travailler c'est contredire / la contradiction, faire violence / à la violence naturelle... »,
11/08/03

Gertrude Stein : Trois contes moraux (3), 13/08/03
Clark Coolidge : Fit pensée, 15/08/03
Robert Creeley : « Réelles comme la pensée... », une série tirée de *Pieces*, 18/08/03
Gertrude Stein : Titre, sous-titre, 20/08/03
Robert Grenier : En traversant l'Ontario, 22/08/03
Robert Creeley : Cartes postales, 25/08/03
Gertrude Stein : Authentique puissance créatrice, 27/08/03
Robert Grenier : Iowa, 29/08/03
Robert Creeley : Les actualités, une série tirée de *Pieces*, 01/09/03
Gertrude Stein : Une grammairienne, 03/09/03
Robert Grenier : Kansas, 05/09/03
Robert Creeley : Pour Martin, 15/09/03
Gertrude Stein : He and they, Hemingway, 17/09/03
p. inman : / "sonny sharrock" /, 19/09/03
Robert Creeley : Chère Dorothée, 22/09/03
Gertrude Stein : Mme Whitehead, 24/09/03
Charles Bernstein : S.T. McC., 26/09/03
Robert Creeley : In London, 29/09/03
Gertrude Stein : Portrait de Constance Fletcher (Voir *If* n°24, 2004), 01/10/03
Robert Grenier : De : *Fall Winter Family Home*, 03/10/03
Robert Creeley : « Une chose / faite, le / reste suit », une série tirée de *Pieces*, 13/10/03
Steve McCaffery : Réponse translationnelle à un single de Gertrude Stein, 15/10/03
Joan Retallack : Présentation japonaise I & II, 17/10/03
Robert Creeley : « Un / Le soleil // Lune / une », une série tirée de *Pieces*, 20/10/03
Bruce Andrews : Lire le langage, lire Gertrude Stein, 22/10/03
Barrett Watten : Le mot, 24/10/03
Robert Creeley : « Ni tristesse, ni désir / ne semble faille : ce précipice », une série tirée de *In London*,
27/10/03
Lyn Hejinian : Si écrit c'est écrire, 29/10/03
Ron Silliman : Paysage d'hiver aux patineurs et au piège à oiseau, 31/10/03
Robert Grenier : Phantom Anthems (*), 01/01/04
Ted Berrigan : Quatre sonnets, 04/07/04

Commentaires d'auteurs / Authors' comments

Robert Creeley, Lyn Hejinian, p. inman, Joan Retallack, Kit Robinson, Leslie Scalapino, Barrett Watten

Robert Creeley

'*Mon frère...*,' Martin Richet

Reading and writing have always been for me a way of finding company in a life, which was other-wise often confusingly isolate – as if I were a lost puppy still looking for the others. So I read or wrote often with the feeling that I was finding a blessed place that was all too absent in the usual world. There, as William Blake puts it, “The authors are in eternity” and they have time both to talk and to listen. Who knows quite why one writes, despite such a simplifying reason – but it is not just to hear oneself talking. To be rid of that reflective voice, in fact, is often why I’ve said anything at all, just ‘to be taken by words for a walk’ – to paraphrase Paul Klee’s explanation of his drawing.

Translation, that consummate art of reading, seems to me the closest any person who does read will ever come to where it is one’s found oneself, all else forgotten and only the words left to lead. Reading Martin Richet’s readings of my texts, I feel that we can recognize one another by means of them, that he knows what I know, and vice versa. Given I speak French finally not much at all and read it with even less authority, still I know, I can recognize, even by the inexplicable ‘flavor’ of the passage, that I’ve been found, that we are walking on the same ground, however we find means to say it. Because I am not really interested in another writer’s parodying the forms I’ve been given to use – at best these are instruments for a means of possibly very different preoccupations. W.C. Williams says, “The poet thinks with his poem, in that lies his thought, etc.” But again I have no interest in a mimicry of my ‘thinking,’ call it – I am fascinated when someone can find the thought itself.

Just so, Martin Richet – whose reading and writing have made a place for us all, commodious, singular and altogether his own. There would never have been Poe’s French “Raven,” *Le Corbeau*, had it not been for Mallarmé. Martin Richet gives me the pleasure, and the honor, of a like transformation – *en français*.

Robert Creeley

Providence, Rhode Island

February 27, 2004

'*Mon frère...*,' Martin Richet

Lire et écrire ont toujours été pour moi une manière de trouver de la compagnie dans une vie par ailleurs souvent confusément isolée – comme si j'étais un chiot perdu encore à la recherche des autres. Je lisais et écrivais donc souvent avec le sentiment de trouver un lieu béni qui n'était que trop absent dans le monde habituel. Là, comme le dit William Blake, « les auteurs sont en éternité » et ils ont le temps de parler comme d'écouter. Qui sait tout à fait pourquoi l'on écrit, en dépit de cette raison simplificatrice – mais ce n'est pas seulement pour s'entendre parler. Être débarrassé de cette voix réflexive est, en fait, ce qui m'a souvent poussé à prendre la parole, pour être « emmené par les mots pour une promenade » – pour paraphraser l'explication que donnait Klee de ses dessins.

La traduction, cet art consommé de la lecture, me semble le plus près qu'une personne lisant s'approchera jamais d'où l'on s'est soi-même trouvé, tout le reste oublié, les mots seuls à même de mener. Lisant les lectures que Martin Richet a faites de mes textes, je sens que nous nous reconnaissons l'un l'autre par eux, qu'il sait ce que je sais, et vice-versa. Certes, je parle finalement très peu le français et le lis avec moins d'autorité encore, pourtant je sais, je peux reconnaître, par l'inexplicable 'saveur' du passage, que j'ai été trouvé, que nous marchons sur le même sol, quels que soient les moyens que nous trouvons pour le dire. Parce que je ne m'intéresse pas à ce qu'un autre écrivain parodie les formes qu'il m'a été donné d'employer – au mieux celles-ci sont des instruments servant des préoccupations possiblement très différentes. W. C. Williams dit, « le poète pense avec son poème, en cela réside sa pensée, etc. » Mais là encore, qu'on mimique, disons, mon 'penser' ne m'intéresse pas – je suis fasciné quand quelqu'un trouve la pensée même.

Ainsi, Martin Richet – dont la lecture et l'écriture ont fait une place pour nous tous, vaste, singulière et véritablement la sienne. Il n'y aurait jamais eu *Le Corbeau*, le « Raven » français de Poe, sans Mallarmé. Martin Richet me donne le plaisir, et l'honneur, d'une transformation similaire – *en français*.

Robert Creeley
Providence, Rhode Island
27 février 2004

* * *

Lyn Hejinian

The "poetry community" is international in theory but not always in fact. Martin Richet's enormously generous and rigorous attention to the difficult labor of translating difficult texts is doing much to enhance the international (and, if I may hope, internationalist) character of the shared human endeavor that poetry embodies.

Lyn Hejinian

La « communauté poétique » est internationale en théorie mais pas toujours dans les faits. L'attention très généreuse et rigoureuse que porte Martin Richet au difficile travail de traduire des textes difficiles fait beaucoup pour développer le caractère international (et, si je peux espérer, internationaliste) de l'effort humain partagé qu'incarne la poésie.

Lyn Hejinian

* * *

p. inman

Richet's transpositions seem to be working on at least three different levels, those of: "meaning", the sonic & the ideographic. One could, no doubt, say that of any textwork, but the thing is that Richet seems to be able to foreground such linguistic overdetermination in a very unique way... A single example maybe: in his refiguration of "lieu/instead", Richet gives us "j'encore" for "still'm", where all three levels are identifiably at work. Most strikingly, by my reading at least, the first person singular particle "m"(e) is stood on its head (on its behind, actually) and placed as "j"(e) at the beginning of the "word" rather than its end. Through the re-placement of a single letter Richet manages to enact all of the above levels of transposition at once. When I first came across that slight of language I found it quite remarkable. & I still do.

p. inman

Les transpositions de Martin Richet semblent fonctionner sur au moins trois niveaux différents, à savoir : "la signification", le sonore & l'idéographique. On pourrait le dire de n'importe quelle œuvre textuelle sans doute, mais il y a que Richet est capable, semble-t-il, de mettre au premier plan une telle surdétermination linguistique d'une façon unique... Un seul exemple peut-être : dans sa re-figuration de "lieu/instead", Richet nous donne "j'encore" pour "still'm", où les trois niveaux sont, ensemble, identifiablement à l'œuvre. De manière plus surprenante, selon ma lecture au moins, l'article de la première personne du singulier "m"(e) est inversé (renversé, en fait), et il est placé comme un "j"(e) au début du "mot" plutôt qu'à sa fin. A travers le re-placement d'une seule lettre Richet parvient à faire jouer simultanément les trois niveaux de transposition dits plus haut. Quand je suis tombé sur cette torsion de langage pour la première fois, j'ai trouvé ça tout à fait remarquable. & je le trouve encore.

p. inman

* * *

Joan Retallack

Translation, and not necessarily at its worst, can be an embrace that has gone on too long. At its best it's rendered with a light touch that is oddly, improbably precise, not nervous, perhaps not too reverent. The attempt to transfer the life principles of a poem into a new language should strike any in their right mind as a near-impossible challenge. It takes courage and an apt sense of play to so radically transform what you care about. Martin Richet has demonstrated extreme courage with the American poetry he chooses to translate. Gertrude Stein's at the forefront, but also many contemporary American poets whose work has appeared least susceptible to translation.

The courage to translate such work is only productive in someone who has engaged for years in a quality of reading and sensing (in both languages) that is acutely angled toward the subtlest of cues—letteristic, syntactic, sonic, visual, semantic. Martin Richet is such a reader, writing his reading of American poetry into a French that I feel confident increases its viability in every sense. His generous act of transnational community is a gift to us all. I write this with gratitude,

Joan Retallack

Une traduction, sans être mauvaise, peut devenir une étreinte trop longtemps prolongée. Une traduction réussie possède une touche de légèreté à la précision étrange, improbable, pas nerveuse, pas trop obséquieuse peut-être. Tenter de transférer les principes vitaux d'un poème dans une nouvelle langue devrait s'imposer à toute personne sensée comme un défi quasi-impossible. Il faut du courage et un solide sens du jeu pour si radicalement transformer ce qu'on aime. Martin Richet a montré un courage extrême quant à la poésie américaine qu'il a choisi de traduire. Celle de Gertrude Stein d'abord, mais aussi de nombreux poètes américains contemporains, parmi ceux dont le travail semble le moins se prêter à la traduction.

Le courage de traduire de tels textes ne peut être productif que chez quelqu'un dont la qualité du lire et du sentir (dans les deux langues) s'est, des années durant, scrupuleusement orientée vers les sentiers les plus subtils – alphabétiques, syntaxiques, sonores, visuels, sémantiques. En Martin Richet on trouve ce lecteur écrivant sa lecture de la poésie américaine dans un français dont je ne doute pas qu'il en augmente la viabilité, dans tous les sens. Son acte généreux de communauté transnationale est un don pour nous tous. J'écris cela avec gratitude.

Joan Retallack

* * *

Kit Robinson

As scholar, translator, editor and publisher, Martin Richet has performed a kind of double conversion of 20th century American poetry: from English to French and from page to screen. By delivering the work of Stein, O'Hara, Creeley, Eigner, Grenier, Hejinian and others in small batches via email to subscribers three times weekly, he escapes the limitations of the book and adopts instead a medium that is "continuously present," a nice move since these writers all seem to celebrate a kind of perpetual ongoingness. A passion for the instantaneous thus serves as motive for both spontaneous prosody and Internet communications. Hat's off to Martin Richet for making the link!

Kit Robinson

En tant que chercheur, traducteur, diffuseur et éditeur, Martin Richet a accompli une sorte de double conversion de la poésie américaine du vingtième siècle : de l'anglais au français et de la page à l'écran. En livrant en petites fournées, via email trois fois par semaine, les travaux de Stein, O'Hara, Creeley, Eigner, Grenier, Hejinian et d'autres, à des abonnés, il échappe aux limites du livre et adopte à la place un médium qui est « continuellement présent », un joli coup puisque ces écrivains semblent tous célébrer une sorte de perpétuelle inchoativité. Ainsi, une passion pour l'instantané sert de motif pour la prosodie spontanée et la communication internet en même temps. Chapeau à Martin Richet pour avoir fait le lien !

Kit Robinson

* * *

Leslie Scalapino

For Martin

From: *New Time*

it not enhancing — observing — or being — one's not translated back — (to the observation)

occurrence as struggle — one's not 'translated back' to that struggle even — the — green

Description of the Above:

Translation, but which implies of an action (or of an action as language)
or of struggle which is before language even, outside — itself translated first (as the language there) — in that (it is)
before *that* (struggle) — itself — observation

isn't enhancing — struggle — observing, is always commentary, aside — and (the) outside ("green")

Leslie Scalapino

Pour Martin

Leslie Scalapino – De : *New Time*

cela n'améliorant – n'observant – ou n'étant pas – on n'est pas retraduit – (vers l'observation)

occurrence comme lutte – on n'est pas 'retraduit' vers cette lutte même – le – vert

Description de ce qui Précède :

Traduction, mais qui implique d'une action (ou d'une action comme langage)
ou d'une lutte qui est avant le langage même, dehors – elle-même traduite d'abord (comme langage là) – en cela (elle
est) avant *cela* (lutte) – elle-même – observation

n'est pas améliorer – lutte – observer, est toujours commentaire, de côté – et (le) dehors (« vert »)

Leslie Scalapino

* * *

Barrett Watten

Martin Richet's ambitious translation project from the American intends no less than to remap the terrain of our language-centered poetics since Stein and Zukofsky. But what is particularly impressive is the discrete focus on carefully selected individual works. Piece by piece, the map is filling in –but it is a new map, and we are returned to our original encounters with this writing.

Barrett Watten

Le projet ambitieux de Martin Richet, de traduction de l'américain, ne vise rien moins qu'à recartographier le terrain de nos poétiques centrées sur le langage depuis Stein et Zukofsky. Mais ce qui est particulièrement impressionnant c'est la mise en avant discrète d'œuvres individuelles soigneusement choisies. Pas à pas, la carte se remplit – mais c'est une nouvelle carte, et nous sommes amenés à revivre nos premières rencontres avec cette écriture.

Barrett Watten

Commentaires de destinataires / Readers' comments

Jean-Paul Auxéméry, Guy Bennett, Olivier Cadiot, David Christoffel, Pierre Courtaud, Charles Pennequin, Samuel Rochery.

Jean-Paul Auxéméry

Pour Martin Richet

S'agit-il de lire, d'écrire, de traduire ? Oui, bien sûr...

J'ai reçu presque tous les soirs pendant un temps, dont je ne saurais plus maintenant dire exactement la durée, mais qui bientôt a fait partie de ma vie, comme ces événements qui s'obstinent, et veulent marquer, mais sans s'imposer, souvenirs d'une *présence* indispensable, mais discrète, inscrite dans la profondeur, – j'ai reçu, et nous avons été, paraît-il, un certain nombre d'élus, ces traductions diverses de Martin Richet, envoyées par le canal de l'Internet – *réseau* pour cette fois au moins justifié en raison : on y traitait de l'essentiel, la parole humaine entendue comme échange et soumission au sens, et non ce bavardage universel inepte qui encombre les organes de la compréhension, et brouille tout, bref le royaume imbécile du copier/coller, de la manie communicante qui transporte d'aise très lourde les candidats à l'abrutissement définitif de la planète...

Oui, il s'agissait bien de traduire, d'écrire, de lire. J'ai lu ainsi, moi qui ne suis un fanatique à tout crin qu'avec circonspection, diverses pages d'auteurs dont certains me sont familiers, d'autres très lointains – plus ou moins. Parmi les familiers, O'Hara : je fréquentais ses textes il y a 30 ans au fin fond de l'Afrique ; et son nom m'est redevenu proche ces dernières années parce que j'ai traduit Koch, avant qu'il ne choisisse de nous quitter, tragiquement ; Rothenberg : je croise toujours avec plaisir cette silhouette... spirituellement habitée, pour moi, dans des endroits parfois curieux, la grotte de Niaux par exemple. Parmi les éloignés, Gertrude Stein, dont je sais bien l'importance, mais qui ne m'avait jamais paru devoir s'inscrire dans mon club (bien que mon cher Olson lui emprunte sa formule magique, quelque part, pour se l'assimiler : ainsi, la rose du monde tourne géographiquement pour moi autour de Gloucester, Mass. !) ; ou Clark Coolidge (mais évidemment, le souvenir du Massachussets encore, mais de l'intérieur, et celui d'amis essentiels, eux aussi, comme Michael Gizzi, Philippe Mikriammos, ce rapprochement a joué... Et puis j'avais un volume *égyptien* de Coolidge sur mes rayonnages...)

J'ai lu ainsi tous les soirs, pendant un temps que je dirai studieusement *plein*, gros de promesses d'accomplissement, ces traductions, venues de Nantes, où, étant allé un jour me faire entendre, j'avais été accueilli à la gare par Martin Richet, qui méditait assurément son coup, déjà : nous séduire par son élégance intellectuelle !

S'agissait-il de simplement traduire, lire et se lire ? Oui, mais encore ?

Martin Richet ne me contredira pas, je le sais aussi, ces messages du soir ont été pour l'un et l'autre, le havre après la navigation du jour, souvent épuisante, ou futile, encombrée, inutilement épaisse, et rarement épatante.

En tout cas, l'occasion de *deviser* : échanger un sentiment sur une virgule, ou l'astuce d'une version concernant tel ou tel détail, ou simplement parler de l'Atlantique, notre courant d'eau matricielle commun...

Les e-mails de Martin Richet auront donné à une partie de ma vie l'aliment que la vie n'offre plus qu'avec parcimonie :

l'intelligence poétique, celle qui transmet, transforme et respecte, au lieu que ces temps s'épuisent à distribuer la nourriture faisandée des faiseurs.

Lire ces messages, ce fut *me regarder comprendre*. Me réfléchir. M'éduquer, par conséquent, dans l'amitié de mots étrangers devenus miens, ainsi, par le don le plus gratuit, le plus désintéressé. Le plus courtois, dirais-je.

Auxeméry

* * *

Guy Bennett

An electric magazine, with all that that implies (computer, Internet, email...). And doesn't (paper, ink, postage...). This one came over the wire, through the tube, into the box and onto the screen, unannounced and weekly, or so it seemed. And as the files transferred from server to hard disk, a tiny, inner voice would exclaim: "You've got poems!"

None of which were actually "by" the sender – they were invariably translations, and what's more, all from American English, sent out to a list of invisible readers by the (equally invisible) translator himself. Just how many readers were there? How many installments? I don't know. In fact, as I received these translations I admittedly never considered them a magazine; I didn't realize that that was how they were intended to be perceived. Not that that changes much. (Or does it?)

All alone and out of the blue these disembodied texts possessed an unusual presence, due in part to the immediacy and anonymity of the medium in which they flourished. Devoid of any explicit context, they created their own: to me they seemed the notation of an on-going dialogue between French and American poets, facilitated in this case by the "moderator" of that discussion, Martin Richet.

I can't think of another situation quite like this one: a single translator single-mindedly and single-handedly translating a voluminous amount of poetry from a single language and literary tradition intended for and distributed to a single readership, the entire exchange occurring without a single sheet of paper being written on or read from, and without a single word of explanation – no publication name, masthead, manifesto, table of contents, list of contributors, in a word, none of the usual trappings of the "poetry mag."

That being the case, why do I persist in calling these email translations a magazine? Simple: though they lacked the basic accoutrements mentioned above, the translations did in fact demonstrate many qualities of the literary journal: editorial vision, coherent content, periodicity, etc. That, of course, and Martin told me that they were.

I know Martin in both the virtual world and in meat space. I admire his work and am proud to consider him a friend. I hope he considers me the same, and a fan (which I am).

Guy Bennett

Une revue électronique, avec tout ce que cela implique (ordinateur, Internet, email...). Et tout ce que cela n'implique pas (Papier,

encre, affranchissement...). Celle-ci nous parvenait chaque semaine en passant par les fils pour arriver dans la boîte et finir sur l'écran, sans crier gare !, c'est en tous cas ce qu'il semblait. Et à mesure que les fichiers passaient du serveur au disque dur, une petite voix intérieure s'exclamait : « vous avez des poèmes ! ».

Aucun de ces textes n'avait son expéditeur pour auteur – ils étaient invariablement des traductions, de l'anglais américain qui plus est, envoyées à une liste de lecteurs invisibles par le traducteur lui-même (tout aussi invisible). Combien de lecteurs étions-nous au juste? Combien de livraisons? Je ne sais pas. A vrai dire, je dois avouer qu'en recevant ces traductions je n'ai jamais pensé qu'il s'agissait d'une revue; je ne me rendais pas compte que c'était ainsi qu'elles devaient être lues. Non que cela change grand chose (ou peut-être est-ce que cela change tout).

Seuls et venus de nulle part, ces textes sans contexte étaient doués d'une présence inhabituelle, due en partie à l'immédiateté et l'anonymat constitutifs du moyen de diffusion qui les faisaient éclore. Dépourvus de tout contexte explicite, ils s'en créaient un : ils me semblaient être le signe du dialogue actuel entre poètes français et américains, orchestré, en l'occurrence, par Martin Richet, le "modérateur" de cette discussion.

Je ne connais pas de cas similaire : un seul traducteur de son propre chef et isolément traduit une énorme quantité de poésie d'une seule langue et tradition littéraire, destinée à un lectorat unique. La totalité de cet échange se produisant sans qu'un seul morceau de papier soit noirci ou donné à lire, et sans un seul mot d'explication – aucun titre de publication, aucun manifeste, aucune table des matières, aucune liste de collaborateurs, bref, rien des oripeaux caractéristiques de toute "revue de poésie".

Sachant cela, pourquoi est-ce que je persiste à donner le nom de revue à ces traductions envoyées par email? La raison en est simple : bien qu'il leur manquât l'habillage dont je parlais plus haut, ces traductions possédaient en réalité nombre des qualités qui font une revue littéraire : une ligne éditoriale, un contenu cohérent, une périodicité, etc. Toutes ces raisons, bien sûr, et puis Martin m'a dit que c'était une revue.

Je connais Martin à la fois dans le monde virtuel et dans la réalité. J'admire son travail et je suis fier de pouvoir le compter au nombre de mes amis. J'espère qu'il me tient également pour ami ainsi que pour le fan que je suis.

Guy Bennett

* * *

Olivier Cadiot

From: Olivier Cadiot

To: Omar Berrada

Sent: Monday, March 01, 2004 5:54 PM

Subject: Re: tout va bien !

Cher Omar

Ah très bien j'ai beaucoup aimé
ah pourquoi c'est fini ?
très agréable comme ça donc une traduction
de gens qu'on aime
bravo encore
dites-lui de continuer
amicalement

* * *

David Christoffel

UULa politique du fait inaccompli

Pour rappel,

« bloqué en tout bloqué
je si l'entravé
retenu comparait
l'instance transparait
dernière sa parole de pacte brisée
identifie un engluement
continué »

(Martin Richet, *(alcina doucement)*, in *Op. Cit.* n°1, Nantes, 2000)

On ne se rend pas à un tombeau sans se parer.

Ça force la gravité au moment où ça ne répond plus.

Ça vous demande solennellement et s'arrête avant de vous dire

car c'est pour cet arrêt que l'on vous demande :

la convocation est plus lourde que nulle autre car il faudra

toujours dire un taphocentrisme quand vous ne pouvez plus

vous rendre à ses raisons, sans y aller avec inclinaisons. Bien entendu, il n'est pas demandé tout à fait de s'agenouiller, il est évidemment trop tard. Et c'est encore la seule raison qui pourrait justifier une position aussi dévotionnelle. C'est tout

de même à se demander si Martin Richet ne fait pas le mort pour extorquer les hommages qu'un vivant ne peut déceimment recevoir. Je ne veux pas compter ses extorsions, mais c'est au moins la deuxième fois qu'il scénarise un départ : « Quitterai / la scène / n'est plus mon endroit s'y prépare / la mort / du sens de / l'alliance » (extrait du poème final de *Bureau vertical*, in *Action Restreinte* n°1, Paris, 2002, p. 32)

Qui dit « Tombeau », à l'initiative plus ou moins du prostré tombal, dit Guettée – sans que l'attention ne se promette mordante – la famille qui viendra faire les manières de ne pas vraiment se prosterner pour tout de même : « A sa place, « puisque la question semble ainsi posée, « il m'arrive de tout fermer et de changer toutes les clés, « ce n'est pratique pour personne, « mais ça ne fait pas de discrimination et c'est même assez stimulant pour quelques-uns. Mais, pour ce qui concerne les clés de Martin Richet, j'ai bien envisagé qu'elles soient dans un autre tombeau et que son appel à nécrologie ne soit qu'un début de jeu de piste et qu'il faille en passer par tous les cimetières précédemment indiqués pour arriver à faire sa vie avec les dépouilles inhumées par ici. Resterait assez court d'expédier la question en deux points, genre : Premièrement, le fait de traduire est une chose qui n'est pas le fait d'envoyer un courrier en détournant le cercle des destinataires. Deuxièmement, il doit bien y avoir un rapport entre le corpus traduit par Martin Richet au cours de ses envois et la pratique désormais courante de *mailer* son *art*.

De façon résolue et plutôt capitale, Philippe Castellin écrit, dans *DOC(K)S mode d'emploi* (Al Dante / &, Romainville, 2002, p. 312), « pour reprendre partiellement l'adage Mac Luhanien, dans le cas du *mail art* le message et le *medium* sont au moins en position d'interférence. Au-delà de ce degré général et minimum, des intégrations plus complexes sont monnaie courante, toutes allant dans le sens de la dissolution de l'objet comme tel ou de son extension à l'ensemble d'un processus où les diverses phases de la conception à la diffusion en passant par la production et en concluant par la réception « active » sont également partie prenante de la « création ». ». Philippe Castellin nous outille bien pour bêcher le tombeau de Martin Richet : en effet, il y a interférence entre le contenu des traductions et le fait qu'elles fassent l'objet d'un envoi par mail, qu'elles viennent « à la place » d'un envoi « véritablement » personnel. Même s'il y a teneur intime (et couleur épistolaire) de quelques textes traduits (et, à mon goût, ce n'est pas la majorité), la traduction vient siéger dans le courrier personnel comme si le message ne pouvait être que le texte, traduit pour les besoins de son envoi (?!), comme si le texte était en position de message parce qu'il disait mieux ce que Martin Richet avait alors à dire personnellement à ceux à qui il l'envoyait. Ainsi, m'a-t-il dit, choisir parmi la cinquantaine de ses destinataires, choisir envoi par envoi, le « panel » auquel il expédiait tel et tel texte : il n'y avait donc pas de hasard « personnel » à ce qu'Untel reçoive Tel texte et non tel autre. Sauf qu'il y a eu un « noyau dur » le temps des premiers envois (plus familiaux que les suivants) : quelques destinataires présumés complices recevant l'intégralité des textes traduits. Comme si les « intimes » étaient au-dessus des questions de traitements spécifiques. Comme si le « traitement » en question était une « pré-intimité ».

Comme si, enfin, l'« intimité » n'était jamais qu'une « pré-intimité »
affranchie des précautions.

Mais Castellin désignait quatre pôles de turbulences de l'objet agi par le *mail art* : conception, diffusion, production et réception. Il est assez triste de penser que Martin Richet ait pu envoyer ses traductions à défaut de les pouvoir publier sur

papier vélin. Et il est peu décent de prêter à sa vie autant de désarroi, serait-il potentiellement en son honneur... Ou bien est-il vraiment très précieux de souscrire à l'idée qu'il ait fait du *mail art* et non seulement du lobbying éditorial par mail. Avant d'être un tombeau, ce recueil on-line atteste que leur expéditeur-traducteur veut bien re-signer ses envois comme des textes dont il n'est aussi *que* le traducteur. Dès lors, le lecteur est apaisé de ne pas avoir été qu'un destinataire. Car il est toujours très stressant de croire, à cause des réponses reçues par tout « spam-artiste », que la réception reste le fait d'une procédure d'envoi et que, membres d'une liste quasi-impersonnelle, les expéditeurs ne se départissent jamais vraiment de l'humiliation de n'avoir été, dans l'envoi, qu'un receveur parmi d'autres. Et c'est bien à ce titre qu'on peut commencer à se faire à l'idée qu'un tombeau était judicieux.

Dire que ce mode de diffusion était, d'abord, un mode de production reviendrait à dire que c'était un stimulant personnel – ce qui, sans être ici disgracieux, reste un procès d'intention. Forcer la réception par ce type de diffusion est un procès plus intenable encore dans la mesure où je témoigne, en tant que destinataire, avoir senti à la longue une grande douceur dans ces envois et, peu à peu, un soyeux dédain pour ceux qui essayaient de faire croire à Martin qu'ils lisaient toutes ses traductions ou qu'ils en avaient du moins le projet, qu'ils en faisaient la collection en attendant le temps de la lecture.

Une chose perçante qui vous est adressée personnellement, si elle est perçante, c'est parce qu'elle est piquée d'une indifférence spéciale, d'une distance certaine et qu'elle tient d'un désaveu. Car l'envoi personnel d'un objet impersonnel est bien le désaveu du pourquoi de l'échange. Car le pourquoi de l'échange se résume si souvent à l'inauguration d'un intérêt commun par le partage des adresses (électroniques) de l'une et l'autre des parties... Pour en finir (pour ici) avec la question de la réception, du « rendu » de l'objet, de ce qu'il est (mort ?) une fois sorti des envois, voilà ce que je répondais, par mail, alors que Martin me demandait avis sur la question :

15.10.03

- Ø pour le coup de la réponse transactionnelle à un single de Stein vraiment,
- Ø je crois qu'il va bien falloir un jour que tu traduis LE poète inconnu de tous
- Ø pour la seule raison (inavouable, inavouée et preuve du mépris qu'il faut rendre
- Ø aux lecteurs de tes travaux) qu'il sera toi. Veux bien contribuer au brainstorming
- Ø pour lui trouver un nom, une bio. Veux bien, surtout, participer à son
- Ø amplification. Commence, demain ou après-demain, des forward-s- à un peu de
- Ø tout le monde, A bientôt,

17.10.03

- Ø martinrichet@aol.com = nom de la revue !? Il ne me paraît pas trop incongru
- Ø de proposer mention, dans une biblio, de quelque chose comme "traduction parue

- Ø dans le cadre des envois collectifs par martinrichet@aol.com” ou quelque chose
- Ø qui part de cette idée-là : affirmer que l’envoi collectif est un mode d’édition, sans
- Ø justement inventer l’appellation qui ne pourrait qu’obscurcir le fait étant heureux
- Ø tel qu’il est. Quoique, pour ma part, j’assume mes envois comme un mode de
- Ø production plus que d’édition.. mais c’est bien là que les miens et les tiens ne sont
- Ø peut-être pas si comparables et que leur désignation éditoriale ne puisse être tout
- Ø à fait similaire. Les forward-s-, sur ce point, insistent beaucoup, dans leur mise en
- Ø page, sur la diachronie qui différencie les natures éditoriales du flux des envois
- Ø (sans horizon communautaire, puisque tout le tas des adresses ne recevra pas
- Ø tout) et de la verticalité de l’archivage sur criticalsecret.com.

Pour rappel, le tombeau « qui impose sec incite à ne pas se sentir en reste, aura toujours pour lui de ne pas être concerné de ce qu’il entraîne à sa suite, doré des insuffisances de ses commentaires, même pas solidaire de ceux qui en voudront faire fi, quoi qu’il en soit, large, et toujours un peu plus que ceux qui s’appliqueraient à être aussi gros que lui. Il a pour lui d’avoir fait la nique en premier, la volubilité jubilatoire d’un qui ne s’arrête pas, d’un qui montre ses fesses et à la charpie si accueillante pour limite hospitalière. Grand seigneur quand il est le seul à ne pas compter sur ce qu’il en tire, que ceux qu’il tire doivent bien compter en tirer quelque chose, sans quoi pas de concession, quand ses calculs étaient déjà une commande il laisse ses commentateurs y crypter l’esprit d’un cadeau, un prétexte aussi généreux d’en avoir à revendre. Le gros texte très sport peut bien se la jouer cool, hors compétition il est sûr de son prix et les commentaires n’ont qu’à savoir se tenir. » (Klara S., extrait de *Liaison « déborde »* [...], in *Op. Cit.* n°1, Nantes, 2000).

David Christoffel

* * *

Pierre Courtaud

« Musique littéraire »

C’est sous ce titre que Robert Bartlett Hass introduit le chapitre V de *Réflexion sur la bombe atomique*, premier volume des *Écrits auparavant non rassemblés* de Gertrude Stein, seconde édition Black Sparrow Press, 1974, chapitre dans lequel

apparaît le texte « Descriptions de la littérature ». Voici ce que R. B. H. en dit dans une courte présentation : « 'Descriptions de la littérature' est un inventaire ingénieux des livres dans l'immédiat environnement intérieur ou extérieur de Gertrude Stein. Il y a une bonne soixantaine de Descriptions, chacune avec sa délicieuse et particulière saveur. La composition avance comme une liste, une forme courante pour l'écrivain à cette époque. La description avance par formulations déclaratives. Certaines descriptions sont des résumés crédibles : 'Un livre qui attire l'attention.' D'autres propositions sont plus directes : 'Un livre décrivant six et six et six.' Toutes sont sans doute des jugements conformes à la réalité, spontanément recueillis dans la succession des moments créatifs. »

Imaginons maintenant : Paris 1924, 27 rue de Fleurus.

C'est une fin d'après-midi, l'heure du thé. Alice a confectionné ces petits gâteaux au cannabis dont elle a le secret. Gertrude rentre d'une longue promenade dans les rues de la Capitale. Et les deux femmes se retrouvent autour du thé, reformant ce couple très victorien qui a fait une partie de la célébrité des deux femmes. Et cela se serait passé de la façon suivante : Gertrude aurait lancé l'une des propositions qui compose maintenant la suite « Descriptions de la littérature ». Laquelle ? Sans doute la ou l'une des premières. Et Alice, eh bien Alice, aurait surenchéri et le jeu entre les deux amantes aurait continué, aurait pris la forme d'une liste commune, liste reprenant, selon Gertrude Stein [*Le réalisme dans les romans*, Revue Confluences numéro 21-24], « la clarté de la force et de l'action des communiqués et des ordres du jour des Français » pendant la première guerre, liste aussi de mariage à la gloire de la littérature et des livres. Tout y passe, les dés sont jetés et glissent sur le tremplin de l'anaphore. Ne l'oublions pas, c'est un jeu de langues, un jeu de langage, un passage en revue des aspirations des deux femmes : l'une, Gertrude, écrivant, l'autre, Alice, n'ayant de cesse que Gertrude soit lue et reconnue par le plus grand nombre. Et tout se mélange, tout rebondit, un corps unique se reconstitue.

Et avec cela, que fait le traducteur ?

Il est à la tâche, il est à la peine, mais il jubile. Car il a le droit, le devoir de faire des faux-pas, de jouer, comme Gertrude, avec le sens, avec les sons, avec toutes les correspondances que le texte peut générer et Gertrude ne lui en voudra pas, non surtout pas. Le mot à mot, celui que Gertrude suivait, ses lunettes posées sur le texte, à la façon d'une loupe, pendant qu'elle se faisait coiffer, est trompeur, il part dans tous les sens et l'on sait bien que Gertrude, dans ses larges sandales dessinées par Robert Duncan, le frère d'Isadora, fait de longues marches et que, le plus souvent, elle élabore ses « phrases géniales » au rythme même de son pas. Alors, comment opérer la *translation*, le passage, le déplacement avec la plus grande fidélité ? Car il vaut mieux parler de translation plutôt que de simple traduction chez Gertrude, une Gertrude qui ne demande qu'à être suivie dans ses délires verbaux, sa volonté, toujours, d'inventer un nouveau siècle en Littérature.

Pierre Courtaud

La Souterraine, 15 février 2004.

* * *

Charles Pennequin

From: "charles pennequin"

To: "Omar Berrada"

Sent: Friday, February 13, 2004 9:19 AM

Subject: Re: tout va bien !

eh bien oui dites donc ! c'était quand même très ambigu comme message ! ouf ! on a eu chaud
mais finalement c'est le genre de message qui fait réagir !

moi je lui ai demandé toute sa traduction de stein,
pour la lire
pour lire stein enfin avec sa traduction à lui
que dire ?

lorsque j'ai lu les premières traductions de martin richet, c'était dans une petite revue faite par son ami david christoffel. Je bondissais de joie face à ces petites pièces de Stein, quelle respiration ! ça faisait vraiment du bien. Il est vrai qu'auparavant Gertrude Stein m'avait procuré des joies, lorsque je l'ai lue par exemple dans de vieux numéros de TXT (car il y avait de bons traducteurs chez TXT, tels que Jacques Demarcq ou Alain Jadot, et on pouvait lire des textes de Cummings, de Jandl, de Pastior...). Je l'avais lue en livre aussi ou dans d'autres revues.

Mais à part ce texte dans TXT, rien ne m'avait donné une telle joie. c'est comme si c'était une amie très proche, une amie proche de mon amie Katalin Molnar, ou de Nathalie Quintane dans leurs débuts. Une amie qui a fortement influencé des écrivains français tels que Cadot ou Manuel Joseph. Voici donc cette amie que je retrouvais, et là grâce aux envois périodiques de Martin (et grâce à ses choix de textes!) ainsi que grâce à sa très fine analyse et à sa superbe traduction, je pouvais enfin vraiment me rendre compte à quel point Gertrude Stein était un écrivain résolu, à quel point aussi son travail m'importe

comme une position exemplaire, parce que justement ne semblant jamais faillir, contrairement à nombre d'auteurs "avant-gardés" semblant facilement attirés par les formes plus convenues et par les bénéfices que peuvent donner une position littéraire.

Merci à toi Martin Richet, traducteur mais aussi vrai poète, parce qu'il faut être poète pour écrire, ou réécrire les poèmes de poètes tels que ceux de Stein.

* * *

Samuel Rochery

La phrase américaine

« Le chat prend la chaise et toi le bord ». Je décide d'entendre dans la phrase de Lyn Hejinian, et dans la remarque qui précède la phrase du chat en rond et du bord contraignant de l'invention - « toute théorie est à son plus inventif quand on l'impute à posteriori », la question, entre autres steinienne, de la vie d'une langue après le chat déjà vécu, en boule, des phrases anglaises. Ou la question d'une vie publique à partir du bord d'un Propre convulsif ou fragmentaire de la phrase américaine. Je dis *la* phrase américaine et c'est faire un gros sac imprécis des échantillons reçus, si différents, mais pas que. Il y a une tenue « américaine », esprit et port vestimentaire inné aussi bien. Une sorte d'insistance caractérielle partout, qui s'appelle, si je retrouve le Whitman cité par Deleuze, une *spontanéité fragmentaire* : « <les américains> ont un sens naturel du fragment, et ce qu'ils doivent conquérir, c'est le sentiment de la belle totalité, de la belle composition. Le fragment est là, d'une manière irréfléchie qui devance l'effort : nous faisons des plans, mais, lorsque vient l'heure d'agir, nous culbutons l'affaire, et laissons la hâte et la grossièreté de forme raconter l'histoire mieux qu'un travail élaboré » (*Critique et clinique*, Minuit, p. 75. *Vide* aussi l'affaire chiasmique du propre et de l'impropre dans Hölderlin). Mais la hâte et la grossièreté de forme sont déjà des mains pour une idée qui se fait quand les mains bougent (et envoient des mails par ex.) : « l'insistance persiste centriquement, de sorte que là où l'on cherchait jadis un vocabulaire pour les idées, on recherche maintenant des idées pour un vocabulaire » + « toute théorie est à son plus inventif quand on l'impute à posteriori » (Lyn Hejinian, « si écrit c'est écrire »). Y-a-t-il de *la phrase proprement américaine* dans les traductions de MR. Je veux dire d'abord une manière grammaticale, fidélisée en français par un comportement à l'insistance caractérielle avoisinée, sorte de *duplication* de comportement, en une langue au timbre d'un américain mais sortie du français. Je crois que oui. J'ai entendu de *l'impulsion familière* dans une langue dite en raccourci de juriste. Et le seul fait de publier par mail, si le mail est la composition politique originale de deux personnes qui écrivent, l'auteur et son traducteur ponctuel, est évidemment une occasion de rappeler Whitman : le fragment impulsif comme marque de la petite totalité-échantillonnage toujours en train de circuler sous ses airs de forme mal dégrossie, et forme par excellence d'une énonciation immédiatement ou efficacement publique, politique et populaire. C'est ce qui saute à l'oreille, à mon oreille, qui ne veut pas lire de purs chats

français quand elle lit Hejinian reçue en français. Une telle duplication à partir du bord éveillé de la chaise à l'animal dormeur est une forme de la traduction et de la publication rigoureusement inventives.

Marseille, le 12 février 2004, en réponse à Omar Berrada.

www.doublechange.com